

# Lise Monette : une pensée en élan

ellen corin

« Comment prétendre ou soutenir qu'un extrait d'un corpus, réintégré dans un autre, puisse demeurer intact, non altéré par sa contextualité nouvelle, sa mise en perspective autre, dans un régime conceptuel autre ? »

Lise Monette, 1993, p. 72

Ce texte sera donc nécessairement infidèle à ce dont il cherche à rendre compte. Il s'organise autour de mots pivots qui font surface et s'imposent à travers les conférences et les écrits de Lise Monette : l'Un et le multiple ; le deuil dans le contre-transfert ; une pensée à partir du fragment ; la passion de l'identique... Des mots dont la texture même et les chaînes associatives qui s'y croisent font intégralement partie de ce qui est dit.

## Un texte en écho

Écrire à partir de Lise Monette constitue un défi : d'une part en raison d'un décalage entre la richesse et la générosité de ses interventions, de ses commentaires et de ses remarques dans les échanges, et le nombre relativement limité de ses écrits ; de l'autre en raison de la fixité qu'impose l'écrit alors qu'il s'agirait aussi de pouvoir transmettre quelque chose de la manière dont elle dit les choses, quelque chose d'un style qui fait écho, au niveau formel, au contenu ou aux points particuliers qu'elle évoque.

Pour tracer ces quelques repères dans le travail de Lise Monette, je me suis appuyée principalement sur des entrevues au cours desquelles elle a accepté de parcourir à nouveau des moments clés, d'en identifier les tracés et les thèmes principaux qui l'ont mise au travail. Elle n'avait pas au départ de bibliographie « prête à l'emploi » comme c'est l'usage dans les milieux académiques dans lesquels elle s'est inscrite durant de nombreuses années. Malgré tout, elle m'a remis en fin de nos entrevues un certain nombre de textes ou de manuscrits qu'elle était parvenue à retrouver, à ma demande. Elle a aussi repris les fiches sur lesquelles elle a l'habitude de préparer ses conférences et les a commentées ; tout en précisant chaque fois qu'elle ne suivrait pas nécessairement le même ordre que dans sa présentation ; et que d'ailleurs, au moment de la conférence, elle avait fait des changements par rapport aux fiches : des fiches comme points d'appui ou comme relais pour une pensée en mouvement et qui, se déplaçant, nous force à nous déplacer dans nos attentes et dans notre écoute.

En fait, la presque totalité des textes émanent de présentations verbales, « adressées ». Les traces écrites qu'elle nous livre sont toujours brèves, concentrées. Elles

ne se déploie jamais dans une stratégie d'argumentation ; des traces qui ne sont que capsules, nœuds qu'il revient au lecteur de faire travailler à partir de son lieu propre. Par contre, ses prises de parole déploient la pensée ; elles sont mouvantes, allusives ; des paroles en dérives, qui se prêtent aux dérivations.

Les réflexions de Lise Monette sont donc inséparables d'une parole vive et ce texte fait une large place aux entretiens que nous avons eus. Les textes sont venus préciser les contours de ce qu'elle avait évoqué sur le mode de l'esquisse. Ils témoignent d'une pensée à la fois extrêmement structurée et en associations libres.

C'est de ce mouvement dont je voudrais témoigner dans ce texte, avec le caractère nécessairement partiel et partial que comporte toute écoute et toute reprise d'une parole autre. Ces notes portent donc la marque de la manière dont j'ai été affectée par Lise Monette au cours de ma formation en psychanalyse : à travers ses supervisions, mais aussi à partir de la façon dont elle intervient dans les débats et dont elle m'a toujours encouragée, comme elle le fait pour tous les candidats, à une liberté de pensée et de parole. On pourrait dire que son parcours intellectuel et les positions tranchées qu'elle a prises et continue à prendre dans différents champs constituent la théorisation de cette liberté et de cette exigence qu'elle nous a transmises : l'exigence d'une parole propre, non convenue, dont il faut pouvoir prendre le risque, et cela sans rien céder sur les intuitions freudiennes.

Ce texte prend appui sur un travail de mémoire, celui dans lequel Lise Monette a accepté de s'engager à la demande des éditeurs de Filigrane : un travail de la mémoire qui, plutôt que de suivre un parcours linéaire, dénoue des fils qui convergent et s'éloignent en des tracés complexes, qui évoquent des enchaînements non aléatoires qui ne révèlent que progressivement le motif central de la trame qu'ils tissent.

### **Repères sur un parcours : va-et-vient sur la ligne du temps**

Dès le début de sa vie professionnelle, Lise Monette est animée par un certain nombre de questions qui prennent progressivement forme dans les différents lieux qu'elle fréquente et qui l'obligent à revoir la forme de ses engagements et sa pratique comme professeur, militante, clinicienne. Son parcours implique à la fois la philosophie et la psychanalyse, les études féministes et un engagement syndical, un souci de déplacer sa position d'enseignante en philosophie et une interrogation sur son rôle dans la supervision. Son parcours dans ces différents champs en est un « à la croisée » et les influences d'un champ sur l'autre impliquent moins un transfert de savoir que des mises en résonance. La psychanalyse semble dès lors fonctionner comme un outil de radicalisation de ce qui se travaillait déjà, ou en parallèle, sur d'autres scènes, plutôt que comme une scène maîtresse dont les enseignements seraient « appliqués » à d'autres champs. Ce tissage informe par ailleurs sur la manière bien particulière dont elle va s'inscrire dans le champ de la psychanalyse. Je me borne ici à identifier, et à suivre en partie, un petit nombre de ces fils en m'intéressant aux questions qu'ils mettent au travail.

### *Se mettre en jeu*

Un premier fil du parcours de Lise Monette remonte à sa rencontre avec des jeunes gens à la fois intellectuellement brillants et identifiés comme « étudiants à problèmes ». Alors qu'elle a à peine plus de 20 ans, elle est engagée comme jeune professeur de philosophie au Collège Saint-Denis, le seul collège laïque et mixte de l'époque créé dans la mouvance de la révolution tranquille et qui se prétend aussi un « collège clinique ». Elle y enseigne la philosophie de 1962 à 1966. Elle s'y trouve confrontée directement, en première personne, à des jeunes qui ne sont guère plus âgés qu'elle et qui ont vu défiler pas mal de professeurs avant elle : une expérience qui la confronte de manière urgente à la nécessité d'innover et de trouver en elle des ressources qui lui permettent de rencontrer ces jeunes là où ils s'adressent à elle, au plus près de ce qu'ils sont.

Il s'agit de savoir comment nouer un contact avec eux ; comment dégager un espace de parole où quelque chose pourrait commencer à se dire ; de trouver en elle un lieu à partir duquel elle puisse les rejoindre et « tenir », de leur offrir un espace dans lequel ils puissent se reconnaître. Elle réalise alors le caractère limité de sa formation de philosophe lorsqu'il s'agit de se confronter à ce qui engage le monde de l'affect et déborde la pensée. Il faut explorer d'autres parcours que celui que circonscrit la pensée pure telle que la mettent en jeu les philosophes ; se familiariser avec d'autres approches qui lui permettent d'entrer plus avant dans le monde affectif que lui ouvrent ces jeunes. Lors de nos entretiens, Lise a situé dans ce lieu l'une des racines de sa vocation psychanalytique.

On peut sans doute, de là, sauter à ce moment où, envisageant plusieurs années plus tard de faire une demande de formation en psychanalyse, elle cherche à s'inscrire dans des lieux qui lui permettraient d'acquérir une expérience clinique de base. Elle est épaulée ici par des gens comme Lorenzo Morin, Yvon Gauthier, Pierre Drapeau qui lui ouvrent l'accès à ce qui s'appelle alors Saint-Jean-de-Dieu, l'hôpital psychiatrique le plus important de Montréal, et à l'hôpital pour enfants Ste-Justine. Elle y a un vague statut de bénévole qui lui permet d'aider les infirmières, d'accompagner certains patients, d'aller et venir sur les unités. Elle parvient à se faire accepter dans des réunions d'équipe auxquelles participent des résidents en psychiatrie et où elle assiste à des discussions de cas.

Le fait d'être doublement étrangère à ce milieu, comme femme et comme philosophe, lui donne un regard « en extranéité » sur ce monde. Elle observe, s'interroge, côtoie la folie au ras du quotidien. Suivant pas à pas un adolescent obsessionnel, un adulte hypochondriaque dans leur vie quotidienne, elle découvre que « personne n'est emmuré dans sa folie à temps plein ». Elle réalise aussi le désarroi d'internes en psychiatrie qui ne savent pas quoi faire lorsqu'ils doivent communiquer avec des enfants qui leur arrivent au genoux : « Alors que ça me venait spontanément de descendre à leur niveau. C'est moi qui étais en philo, supposément dans les hautes sphères, et puis eux ne trouvaient pas ça professionnel ; c'était un manque de dignité. Cela me fascinait beaucoup ». Comme dans le cas du Collège Saint-Denis, le fait de venir d'un lieu extérieur à la clinique

lui offre un point de vue particulier à partir duquel s'étonner, réfléchir aux conditions de la rencontre et à ce que viennent masquer des savoirs et savoir-faire experts. Elle réalise la nécessité de « se servir de soi », la nécessité de se mettre personnellement en jeu dans le travail clinique.

On peut dire que c'est une attitude similaire qui va par la suite l'amener à mettre en question les formes traditionnelles de l'enseignement, tant à l'Université où elle est professeur au Département de philosophie à l'Université du Québec à Montréal (UQAM) entre 1970 et 1994, qu'à la Société psychanalytique de Montréal (SPM) où elle devient analyste didacticienne en 1988. Il s'agit chaque fois de se mettre en jeu comme personne mais aussi d'amener les étudiants et les candidats à prendre le risque d'une parole propre.

Son exploration de formes alternatives de pédagogie est facilitée par le fait que le nouveau programme de philosophie qui se met en place à l'UQAM se veut en rupture avec la manière traditionnelle d'enseigner la philosophie qui domine dans les autres universités. Le département se veut d'orientation marxiste, centré sur l'épistémologie de la philosophie et du langage et la question des idéologies. Il veut aussi ouvrir sur la question du sujet et de la subjectivité. Au départ, elle aborde donc l'œuvre de Freud dans une perspective essentiellement épistémologique qui s'intéresse à l'opérationnalisation des concepts freudiens, ce qui lui permet de dialoguer avec les épistémologues de son département.

À ce moment, c'est par le biais de la question du sujet qu'elle initie à la pensée de Freud, dans des cours qui portent par exemple sur l'intersubjectivité ou sur la rhétorique et la signification. Sa réflexion est de plus en plus influencée par la pensée féministe qui l'amène à critiquer le phallogentrisme et le cartésianisme des modes de pensée dominants, en un mouvement qui l'éloigne des modes de raisonnement avec lesquels l'avait familiarisée sa formation de philosophe. De Lacan, elle retient le style allusif de philosopher, ce qui va dans le sens de à quoi l'ouvre alors sa propre analyse.

Sur un plan plus formel, Lise dit être partie de cours magistraux dans lesquels, jeune professeure, elle cherche à s'imposer par une discipline et une structure relativement rigide, à « assommer les étudiants de références », mais s'en être éloignée progressivement alors qu'elle explore une façon d'enseigner radicalement nouvelle. Ainsi, elle prend l'habitude d'introduire dans ses cours de philosophie des fragments cliniques dont elle se sert « pour injecter un trouble de pensée » dans les modes de raisonnement cartésiens qui dominent. Dans la foulée de mai 68, elle et ses collègues amènent les étudiants à se décentrer de leur vie ordinaire, en les faisant par exemple travailler avec des itinérants dans des parcs, et à penser ce qu'ils retiennent de cette expérience. Le département, dont les conflits internes s'exacerbent, force à la suppression de ce type informel d'enseignement mais Lise Monette a déjà rebondi en élaborant une nouvelle façon de donner ses cours, qui déconstruit progressivement le modèle traditionnel du syllabus et sa progression linéaire. La pédagogie qu'elle élabore alors porte la double empreinte de la psychanalyse et de la pensée féministe et elle en présente les éléments devant des

groupes féministes qu'intéresse son exploration d'un nouveau type de rapport au savoir.

### ***L'engagement***

Un second fil qui se développe parallèlement au premier a trait à l'engagement. Le travail de Lise Monette au Collège Saint-Denis se situe à l'époque de la Commission Parent. Le ministère de l'éducation s'intéresse particulièrement au Collège en raison de son caractère laïque. Critique par rapport à ce qu'elle observe de l'encadrement et des services cliniques offerts aux étudiants en difficulté auxquels se consacre le Collège St Denis, elle collabore avec d'autres à une demande d'enquête sur le caractère clinique de cet encadrement. Ils arrivent à faire publier une série d'articles dans *Le Devoir* qui se sert de l'ensemble des composantes de cette situation comme paradigme des enjeux que soulève le système d'enseignement collégial de l'époque. Sur d'autres fronts, elle participe aussi à des discussions avec la Centrale des syndicats nationaux (CSN) pour tenter de former un premier syndicat au niveau collégial et s'allie à des féministes telle Thérèse Dumouchel, qui se battent pour assurer la laïcité de l'enseignement et en particulier pour abolir le monopole du thomisme en philosophie. De cette expérience, Lise Monette commente qu'elle fut à la fois stimulante et décevante : « On a poussé trop loin et trop vite sur trop de fronts ».

Elle milite alors dans divers organismes de gauche. Elle réalise que ce n'est pas comme dirigeante qu'elle veut s'inscrire dans ces mouvements. Elle participera par la suite à la formation du syndicat à l'UQAM, à celle du GIERF, un groupe de professeures féministes, à la collecte de fonds pour défendre les gens du FLQ. Plus tard, comme professeure au département de philosophie de l'UQAM, elle continue à s'impliquer activement dans la vie du département en participant aux nombreux comités qui scandent alors la vie de l'institution et en créant et faisant inscrire au programme une gamme de nouveaux cours dont celui sur la théorie du féminin.

Ce souci d'engagement marque aussi la manière dont elle s'inscrira dans la Société psychanalytique de Montréal (la SPM) dont elle devient membre en 1978 et dans le monde plus large de la psychanalyse. Elle y est nommée didacticienne en 1988 et accepte des postes importants de responsabilité : présidente de la SPM entre 1991 et 1993 ; directrice de l'Institut psychanalytique de Montréal (IPM) entre 1993 et 1995 et représentante depuis onze ans de l'IPM à l'Institut canadien de psychanalyse dont elle est directrice depuis 2003, pour un mandat de deux ans ; présidente de la Société canadienne de psychanalyse entre 1997 et 1999, représentante de la SPM sur le Conseil national de la Société canadienne de psychanalyse, durant une douzaine d'années ; membre de la chambre des délégués à l'Association psychanalytique internationale entre 1997 et 2000. Elle participe aussi activement à la réflexion, aux débats et à la diffusion de la pensée psychanalytique à travers son travail au comité éditorial des revues *Frayages*, *Trans*, et un « bref passage » récent à la rédaction de la *Revue canadienne de psychanalyse*.

Ces diverses formes d'engagement dans le monde psychanalytique amènent Lise Monette à passer continuellement du français à l'anglais et de l'anglais au français, à être un « interprète » qui joue et se joue des deux langues, tout comme sa pratique privée d'ailleurs qui travaille l'entre-deux-langues. Sa manière propre de s'inscrire dans ce champ, d'observer les dynamiques qui le marquent et d'en penser les enjeux constitue la base expérientielle des réflexions importantes qu'elle poursuit autour de l'Institution et de la Communauté, sa manière de penser le champ de l'administratif et du pouvoir.

### *Un parcours au féminin*

Un troisième fil conducteur du parcours de Lise est celui qui passe par une réflexion sur le féminin, à la fois à travers son engagement dans des groupes militants féministes mais aussi par le biais des cours qu'elle met en place à l'Université, comme celui qui porte sur la théorie du féminin. Je reviendrai plus loin sur la manière dont la réflexion théorique de Lise s'appuie aussi sur sa propre expérience d'être femme, la seule femme en fait dans son département de philosophie pendant longtemps et plus tard, durant plusieurs années, à l'Institut de psychanalyse. Cette expérience marquera à la fois ses réflexions sur l'Institution et celles sur la féminité.

Au niveau théorique, Lise s'appuie principalement sur les travaux d'auteurs comme Luce Irigaray et Jacques Derrida, Wladimir Granoff et Annie Leclerc. Il faut aussi mentionner les contacts qu'elle a avec Madeleine Gagnon qui, au même moment, introduit la psychanalyse dans son enseignement à l'Université, à partir du département d'études littéraires où elle-même aura une succession de charges de cours autour du thème de psychanalyse et littérature.

De manière plus générale, la double influence de la psychanalyse et de la pensée féministe l'éloigne du mode de penser qu'a forgée sa formation philosophique, un style de pensée qu'elle a d'abord valorisé.

C'est ce souffle qu'elle apporte à la SPM où les séminaires sur la sexualité féminine sont encore largement dominés par des hommes qui, à une époque, écartent même les femmes d'une réflexion qui les concerne pourtant au premier chef. Avant même son entrée à la Société, on l'avait quand même invitée à venir parler, dans le cadre d'un séminaire, du phallus et de la sexualité féminine chez Lacan. Pourtant, lorsqu'elle se retrouve membre de la Société de psychanalyse, sa référence à Lacan devient un argument à charge contre elle, au moins pour certains qui s'étaient déclarés ouverts à son apport tant qu'elle intervenait du dehors.

### *Une pensée en éveil*

La trajectoire théorique de Lise Monette s'élabore au plus près d'une démarche personnelle qui met très rapidement en jeu la question des rapports entre la philosophie à laquelle elle a été formée, et la psychanalyse qu'elle découvre.

Sur le plan intellectuel, elle a alors l'impression d'être située dans un espace en tension entre d'une part, la nécessité de se poser comme philosophe et d'asseoir sa

crédibilité dans ce champ, et de l'autre son intérêt croissant pour la psychanalyse, que nourrissent les cours qu'elle suit avec Claude Lévesque. Les travaux de Paul Ricoeur qu'elle découvre alors jouent ici un rôle important dans la mesure où cet auteur se prononce en philosophe sur la psychanalyse. Ses travaux donnent ainsi à Freud une crédibilité au sein du monde des philosophes et ouvrent à la légitimité d'une étude de la psychanalyse à partir de la philosophie. Cela demeure un moment marquant, même si elle prendra par la suite fermement position contre l'approche herméneutique de la psychanalyse qu'incarne Ricoeur.

On peut donc dire que cette époque l'amène à préciser progressivement ses intérêts à travers deux mouvements complémentaires : l'un de « dégage ment » progressif qui, sans lui faire perdre sa militance de fond, l'amène à élarger progressivement ce qui ne lui correspond pas dans cet engagement ; et l'autre de centration intérieure autour d'un champ qui prend progressivement forme.

Ce second mouvement se précise au cours des études qu'elle poursuit en France entre 1966 et 1969 à la VII<sup>e</sup> section de l'École pratique des hautes études, grâce à des bourses du Conseil des Arts du Canada et du ministère de l'Éducation. Elle y explore des pistes pouvant déboucher sur un sujet de thèse de doctorat. Cette recherche l'amène à approfondir des auteurs vers lesquels elle se sent attirée et à préciser comme en creux, à nouveau par élargage, le type de rapport au savoir vers lequel elle tend. Ce parcours fait aussi écho aux relations qu'elle tisse avec ses directeurs de thèse successifs : Raymond Aaron et Lucien Goldman, Yvon Brès, qui cherchent chacun à l'attirer vers l'étude des thèmes qui les intéressent personnellement.

Elle évoque d'abord son oscillation entre Tocqueville et Beaumont, son intérêt qui penche de plus en plus vers le second et ses manuscrits non encore publiés et qu'elle découvre à Yale : sur les prisons en Irlande, sur l'Amérique et sur la chambre des députés en France en 1848, là où siégeaient les deux amis. Raymond Aaron, alors son directeur de thèse, lui propose de publier ces manuscrits annotés en guise de thèse mais elle réalise qu'elle n'a pas une âme d'historienne, que ce travail qui pourrait lui « rapporter » un doctorat sans peine l'ennuie à mourir. Et Lise Monette ne peut accepter de s'ennuyer.

En parallèle, elle poursuit sa rencontre avec la psychanalyse à travers une lecture intensive des œuvres de Freud dont elle lit « de bord à bord » l'ensemble des œuvres publiées dans la *Standard Edition*. Elle se familiarise avec la pensée de Lacan qui vient de faire paraître *Les Écrits* et assiste à son séminaire. Elle décide alors de choisir un sujet de thèse qui lui permette de combiner ses intérêts pour la philosophie et la psychanalyse. Commencant à travailler avec Goldman, elle se met à étudier Reich dont la manière de combiner le marxisme et la psychanalyse l'intéresse mais les travaux de Sinelnikoff sur le sujet paraissent à cette époque et rendent les siens caduques.

Elle décide enfin de se mettre à travailler autour de la question du fantasme qui lui paraît être l'objet spécifique de la psychanalyse, dès lors que Freud abandonne la théorie de la séduction. Yvon Brès la pousse à se centrer sur la manière dont les

psychanalystes américains approchent la question du fantasme du point de vue de l'*Ego Psychology*. À nouveau, les lectures qu'elle fait dans ce contexte l'ennuient alors que le projet d'une formation en psychanalyse mobilise de plus en plus son intérêt.

Revenue au Québec, elle commence par enseigner la philosophie au cégep Sorel/Tracy en 1969/1970, avant d'être engagée en 1970 par l'UQAM qui vient de créer un département de philosophie. Elle y participe aussi au groupe des Études multidisciplinaires sur la mort, durant une dizaine d'années. Son enseignement lui permet d'explorer davantage les thèmes qui la passionnent, à travers notamment des cours qui portent sur la psychanalyse, sur la psycho-philosophie et sur l'anthropologie philosophique, à travers aussi un ensemble de cours sur la subjectivité. Ainsi, autour de la question de l'Œdipe, elle lit notamment Geza Roheim et Margaret Mead ; la question des rituels l'amène à travailler Ruth Benedict ; pour ses cours de psycho-philosophie, elle approfondit les philosophes gestaltistes comme Wertheimer et Koehler ; autour des idéologies, elle commente Althusser et les marxistes ; Claude Lévi-Strauss demeure pour elle une référence importante depuis son séjour en France. Elle acquiert ainsi une aisance à naviguer entre des champs et des auteurs différents, une familiarité avec des domaines de connaissance et des manières de poser les questions qui ne sont pas ceux de la psychanalyse classique. Elle les mettra plus tard au travail dans ses réflexions sur l'épistémologie de la psychanalyse. Elle ne cédera jamais sur ce qu'il en est de la spécificité de l'approche psychanalytique mais elle réfléchit cette dernière sur l'arrière-plan de la culture peu commune qu'elle a acquise durant toutes ces années.

En parallèle à ce cheminement, Lise Monette s'engage aussi dans une analyse personnelle dont elle commente qu'elle l'a « guérie de son obsessionnalité », atténuant une certaine combativité, qui lui a « fait perdre ses parties de tennis » ! Mais il y a un prix professionnel à payer, qui concerne son appartenance au milieu de la philosophie et la dose d'obsessionnalité qu'il requiert. Ses collègues ne s'y trompent pas, qui perçoivent qu'elle ne pense plus de la même manière, qu'elle n'est « plus des leurs ». Cette modification de position se manifeste au niveau de son enseignement, alors que sa tendance première « à la systématisation et à la classification » cède le pas à des explorations pédagogiques plus aventureuses, qui semblent à la fois fasciner et inquiéter les étudiants et incommoder fortement ses collègues.

### ***L'inscription dans la Société psychanalytique de Montréal***

Lorsqu'elle fait sa demande de formation en psychanalyse à l'Institut psychanalytique de Montréal, Lise Monette est loin d'être sûre qu'elle sera acceptée. C'est le moment où la SPM commence à s'ouvrir à des non médecins mais elle arrive avec un parcours non classique : un passé de gauchiste et de militante, une aura féministe, son enseignement de Lacan à l'Université, une vie personnelle mouvementée. Elle ne connaît personne dans le milieu analytique. Mais elle est décidée à se faire accepter : « Si vous me refusez, je vais me



représenter toutes les années de ma vie jusqu'à ce que vous m'acceptiez », dit-elle lors d'une de ses entrevues de sélection. De son parcours qui sous-tend sa demande à la Société, Lise commente qu'il est celui d'un nourrisson savant. Elle ajoute que c'est sans doute le cas pour tous, d'une manière ou d'une autre : « Toutes les vocations analytiques émanent des nourrissons savants que nous avons été dans nos familles. Il s'agit donc de vocations précoces ».

Pour la première fois de sa vie, commente-t-elle, c'est elle qui choisit là où elle désire aller. Jusque là, elle a toujours répondu à des demandes ou à des propositions de remplir telle ou telle fonction : « Les choses arrivaient comme ça, ce n'est pas moi qui les choisissais ». Cette fois, elle sait exactement ce qu'elle désire. Et cela marche. Les gens sont au courant des cours qu'elle a montés sur la théorie du féminin ou sur l'approche lacanienne de la psychanalyse. Sa personnalité et ses manières d'être, son style d'intelligence fascinent.

Elle se lance dans les séminaires continus qui rassemblent analystes chevronnés et analystes en formation. Elle s'y engage passionnément, « d'une manière gouleue, boulimique », et on lui fait une place de choix. Elle s'habitue au milieu, apprend à repérer les styles d'encadrement qui risquent de l'enfermer et ceux qui la stimulent. Le séminaire de Julien Bigras, celui que dirigent Jean Bossé, Jean-Louis Saucier et Julien Bigras jouent pour elle un rôle clé en raison du travail qui s'y fait sur l'analyse du contretransfert, de la personnalité de ceux qui les dirigent et de la dynamique qui les anime. Plusieurs membres de la Société ont gardé des contacts étroits avec des collègues français et les invitent régulièrement. Lise Monette est invitée à participer aux rencontres. Si elle est timide dans les contacts interpersonnels, une timidité qu'elle garde jusqu'à ce jour, l'effet d'entraînement créé par des lieux comme la Maison Rouge, en toile de fond au séminaire de Bigras, la porte dans ces échanges. Elle rencontre Jacques Derrida, Michel de Certeau, Serge Leclair, Joyce MacDougall parmi d'autres. Roger Dufresne la pousse, avec d'autres, à assister aux réunions de la Société canadienne de psychanalyse, aux réunions administratives et l'initie à ses rouages.

Dès sa formation, elle est ainsi mise en contact avec un milieu analytique qui déborde largement celui de la SPM. Il faut encore faire ici une place particulière à sa participation aux premières années du séminaire que François Peraldi organise sur Lacan et à la manière dont ce dernier l'introduit aux invités qu'il fait venir du dehors, lors de repas mémorables. Aussi, à sa participation aux journées Confrontation qu'organise René Major et qui offrent une scène sur laquelle s'affrontent les grandes institutions psychanalytiques françaises : la Société psychanalytique de Paris (SPP), l'Association psychanalytique de France (APP), le 4<sup>e</sup> groupe, l'École freudienne de Lacan. Ces différents lieux de parole et de discussion contribuent certainement à la décentrer par rapport à la SPM, un décentrement auquel fait pendant sa manière de concevoir le rôle de la théorie et ce qui spécifie la clinique psychanalytique.

C'est donc une double intégration à la Société de psychanalyse qui se met ainsi en place : au niveau professionnel via les séminaires continus, et au niveau para-

professionnel ou social à travers ces nombreux contacts. Elle est alors déchirée entre deux investissements massifs : l'un qui concerne l'Université, où son engagement passe par le syndicat, le mouvement des femmes, sa participation aux nombreuses réunions départementales ; et l'autre, la Société de psychanalyse. Elle va tenir cette tension jusqu'en 1994, en s'investissant réellement dans les deux champs et en y inscrivant sa marque propre. Elle quitte alors l'Université et se centre entièrement sur la clinique et son engagement dans les structures administratives des Sociétés de psychanalyse.

Parmi les influences qui l'ont particulièrement marquée, il faut mentionner celle de Clifford Scott qui lui apprend le lien étroit que l'écoute flottante entretient avec les processus primaires et contribue ainsi à l'éloigner encore davantage de sa formation d'origine. C'est aussi durant ces années de formation que Lise Monette se trouve confrontée à diverses formes de purisme – ainsi, elle s'irrite des « postures analytiques » artificielles hors cadre — et elle se met alors à réfléchir sur la signification et la portée de cette attitude d'un point de vue psychanalytique. Cette notion animera les réflexions à la base du rapport qu'elle rédige avec Jacques Mauger à l'occasion du Congrès des psychanalystes de langue française qui se tient à Montréal en 1999.

### ***Des parcours de traverse...***

*Plus je réécoute ces entrevues et relis mes notes, plus j'ai l'impression d'une cohérence constituée de la convergence de questions que Lise Monette poursuit dans différents champs, à différents niveaux et qui entrent en résonance. L'impression d'un mouvement qui creuse son sillon de manière de plus en plus affirmée à travers ces différents domaines. Une cohérence à laquelle la psychanalyse offre une caisse de résonance, qu'elle vient relancer, approfondir et systématiser sur un plan conceptuel : une cohérence qui porte son rapport à la psychanalyse plutôt qu'elle n'en découle.*

Elle commente : « Souvent, j'ai dit avec une pointe d'humour que je me voyais un peu comme le rond-point Décarie, dans la mesure où tu te laisses traverser par des réseaux d'influence que l'on étiquette de manière toujours trop rapide ; dans mon cas : la philosophie, la psychanalyse, le mouvement féministe ; assaisonné d'un peu de marxisme et d'idées gauchistes mais de manière moins importante. Le rond-point Décarie, c'est comme la traversée des rencontres qui font ton identité. »

*Oui, mais des influences par lesquelles elle se laisse affecter et qui s'affectent l'une l'autre.*

Une certaine solitude aussi, le coût à payer pour ces parcours de traverse : « J'ai été dans un malentendu total... Pour certains psychanalystes, j'étais trop théoricienne ; pour les philosophes, j'étais trop psychanalytique et clinicienne ; pour les féministes, je n'étais pas assez radicale ; pour les gauchistes, j'étais trop bourgeoise... le terme "affectée" est juste parce que personne n'y retrouve ce qu'on pourrait appeler l'air pur d'origine. C'est un alliage, dans le sens le plus fort du terme ».

### Les fils et la trame d'une pensée

Un certain nombre de thématiques s'imposent et insistent à travers les interventions et les écrits de Lise Monette. Deux de ces thèmes me paraissent animer la trame profonde de sa pensée. Le premier concerne la question du deuil qu'elle aborde déjà dans la toute première présentation qu'elle fait à la Société canadienne de philosophie alors qu'elle est encore candidate : *Le contre-transfert comme processus de deuil*. Elle le reprend par la suite de diverses manières et c'est à travers la place de la mélancolie dans la transmission de la psychanalyse que la question du deuil se trouve au cœur du rapport *Pure culture*... Le second thème qui domine sa pensée est celui du féminin autour duquel elle élabore la méta-théorie de ce qu'elle approche dans les autres champs.

Elle théorise aussi les conditions externes et internes qui portent et infléchissent la possibilité d'un travail de pensée. Elle les aborde autour de trois grands thèmes : la question du tiers qu'elle approche en termes des rapports entre l'Institution et la Communauté et en relation au rôle de l'argent dans la clinique ; l'administratif et le pouvoir ; la méthode psychanalytique et l'épistémologie. D'autres thèmes plus vagabonds se fraient aussi des tracés dans sa réflexion, comme celui de l'étranger et de l'exil, celui de la haine, de la violence et de la mort, celui de l'argent. Pour faciliter la lecture, j'ai choisi de les insérer dans les grands thèmes que je viens de mentionner. De façon plus générale, les regroupements proposés ici demeurent en partie artificiels dans la mesure où chacun des thèmes entre en résonance avec les autres et où, par-delà ce qui les distingue, c'est une même pensée au travail qui les anime, les mêmes questions qui insistent et donnent au travail de Lise Monette sa texture propre.

Ce qu'il faut aussi noter est le fait qu'un point particulier fait généralement l'objet de plusieurs présentations ou écrits qui l'élaborent progressivement ou en déploient différentes dimensions, face à différentes audiences. La presque totalité de ses textes écrits ont d'abord été prononcés sous forme de conférence : paroles vives, adressées, dont l'écrit porte la trace. Pour faire écho à cette manière dont se construit la pensée de Lise Monette, la bibliographie est construite autour de chacun des thèmes plutôt que d'une façon strictement chronologique. Certaines références demeurent incomplètes mais je les ai incluses comme des traces de la dynamique de ce mouvement élaboratif propre à Lise, traces aussi de la manière dont les différents thèmes insistent dans sa pensée.

La manière originale dont Lise Monette aborde la transmission du savoir représente un des lieux où l'effet de sa formation psychanalytique sur sa vie universitaire se fait le plus visible. L'approche qu'elle met en place se déploie tant au niveau de sa façon d'aborder la supervision que dans son enseignement à l'Université. Son apport dans ce domaine et le rapport entre théorie et pratique qui s'y noue me paraissent une voie privilégiée pour entrer dans sa réflexion.

## **Une transmission à partir du fragment.**

### ***Du côté de l'Institut psychanalytique de Montréal***

La supervision de candidats a toujours occupé, et continue de le faire, une place importante dans les activités de Lise Monette. Depuis plus de 15 ans, elle supervise de sept à dix candidats par an, dans le milieu tant anglophone que francophone, et cette activité de transmission joue un rôle capital dans son rapport à la filiation.

À l'occasion d'une présentation donnée dans le cadre du séminaire organisé par les candidats autour du service de référence, elle systématise rétrospectivement la manière dont elle a spontanément élaboré sa pratique de la supervision au cours des années. Elle en avait aussi témoigné, à la demande d'Otto Kernberg, lors d'un symposium des officiers de la Société internationale de psychanalyse. Ainsi, comme c'est souvent le cas chez elle, une théorisation vient rendre compte dans l'après-coup de ce qui s'est organisé au niveau d'une pratique, l'élaborer et permettre de le penser. Lors de nos entretiens, elle a résumé sa pensée sur la supervision en sept points. Plusieurs des points qu'elle évoque font en fait écho, au niveau de la transmission, à la théorie du féminin qu'elle a élaborée (son intérêt pour les objets partiels) et à la manière dont elle en est venue à penser la question de l'Institution et de la communauté.

Le premier point reflète l'impression qu'a produite sur elle sa propre expérience de supervision avec Clifford Scott et la place centrale que ce dernier donne aux processus primaires dans la pratique clinique. Quelques phrases suffisaient ainsi à Clifford Scott pour élaborer autour de l'arrière-plan infantile du matériel clinique. En accord avec la plupart de ses collègues du côté francophone, elle soutient que c'est le candidat, et non le superviseur, qui détient le fil blanc de l'analyse en cours. Sous l'influence de Scott, elle en tire une conséquence radicale : la nécessité de centrer la supervision sur ce qu'elle appelle des objets partiels ou des détails, et celle de travailler à partir de fragments plutôt que de rechercher l'unité de la séance. Il s'agit donc d'utiliser la supervision pour accentuer la fragmentation du matériel clinique, sa déconstruction, et de travailler à partir de là. « À la limite, remarque-t-elle, utiliser ce que le candidat apporte comme un rêve. »

Le deuxième point consiste à se servir de ces fragments pour penser des points cliniques et théoriques. Plutôt que de se référer ici, ou de référer le candidat, à ce que d'autres ont théorisé sur des cas similaires, elle fait le pari d'amener le candidat à développer ce qui se présente comme une théorie infantile du cas, et cela, dans plusieurs sens de ce terme « infantile » : saisir le cas « dans ses premiers vagissements » ; l'approcher dans ses racines infantiles ; et aborder l'infantile dans ce qu'il a d'embryonnaire. Elle travaille donc à ce que la personne pense son cas. C'est seulement dans ce contexte qu'il peut lui arriver de suggérer l'une ou l'autre lecture mais seulement en guise d'appoint.

Les quatre points suivants, qui débordent la manière dont la plupart des superviseurs conçoivent leur rôle, utilisent la supervision comme un appui à une

intégration active du candidat à la vie de ses pairs et collègues et à celle de la Société de psychanalyse. D'abord, à l'occasion d'un mouvement qui, de la supervision s'avance vers le dehors, Lise Monette encourage les personnes en formation avec elle à témoigner de leur propre pensée et à en nourrir leur communauté. Elle les pousse à y prendre rapidement une place propre, ce qui permet à la communauté psychanalytique de se régénérer à partir d'un regard différent. Ensuite, sur un plan cette fois interne à la supervision, elle dit prendre beaucoup de place dans la supervision en introduisant dans la séance des éléments de sa propre clinique que le candidat est mis en position de pouvoir « superviser ». Elle établit ainsi avec lui une « relation de collègue à collègue » qui, prenant en compte l'asymétrie de leurs positions, évoque le modèle de l'analyse mutuelle développé par Ferenczi, tout en se distinguant d'une supervision en miroir. Lise Monette commente : « En d'autres termes, je suis une analyste plutôt laconique mais je suis un superviseur bavard ». Au sein d'une relation qui demeure marquée par une asymétrie, il s'agit de faire circuler quelque chose d'un regard clinique, dans les deux sens. Ou encore, dans un sens horizontal cette fois, elle se met en position « d'entremetteuse » ou de « passeur » entre le candidat et ses collègues en formation. Elle cherche à créer des échanges informels entre collègues et travaille à créer entre les candidats une communauté de cliniciens. Elle les invite à parler spontanément entre eux de fragments cliniques similaires et à créer des liens de communauté autour de leur clinique. Enfin, elle encourage les candidats à revenir durant la supervision sur des débats qui ont eu lieu dans la Société, par exemple lors des réunions scientifiques. Il s'agit de leur permettre de perlaborer ces débats, de vérifier leur propre capacité à élaborer une pensée propre autour de ces échanges et de formuler ce qu'ils auraient pu y dire, un premier pas pour arriver à le faire publiquement. En rappelant comment certains des enjeux actuels en psychanalyse ont été dans le passé débattus au sein de la Société, elle leur permet de s'inscrire dans des débats théoriques et cliniques plus généraux, des débats qui dépassent les personnages en jeu mais dans lesquels s'inscrivent aussi certaines figures de l'histoire d'une société.

Enfin, sur un plan plus général, Lise Monette se démarque de la position exprimée par plusieurs analystes quant à l'analyse du contre-transfert. Elle s'oppose à ce que, sous couvert d'analyser le contre-transfert du candidat, on se livre à une analyse sauvage qui confonde la supervision avec une autre analyse personnelle du candidat. L'idée d'un compte rendu verbatim des séances lui paraît relever du leurre, au sens où cela suppose une transparence des points aveugles qui nous habitent, comme si l'analyste en séance n'était pas toujours marqué par ses propres refoulés et les réaménagements liés à ces refoulés. Une telle approche littérale des séances a comme premier effet de bloquer l'écoute flottante. Ainsi, pour Lise, la supervision vise avant tout à favoriser chez le candidat les conditions d'émergence d'une saisie de ce qui se joue de contre-transférentiel dans la séance et de pouvoir, à partir de là, « faire de l'analyse » ; de permettre au candidat de prendre acte de l'angoisse qui l'habite pour pouvoir « faire avec ». La tâche principale de la

supervision devient ainsi de « créer du tiers élaboratif pour l'analyste en séance, plutôt que de chercher à créer un double du superviseur, un clone de soi ou d'une théorie ». C'est là une position que développe le texte intitulé « Portraits de famille » publié dans un numéro spécial du Bulletin de la Société psychanalytique de Montréal en 1992. L'écoute tierce que la supervision vise à développer ne porte pas sur le contenu objectif des séances mais opère « à travers un récit qui assume ses oublis, lacunes ou répétitions et insistances, sur une perlaboration nouvelle du matériel. Elle génère alors des déportations de sens, des décentremments, à travers ces réélabérations qui jettent un éclairage nouveau sur la névrose de transfert mais aussi sur le contre-transfert » (p. 20). Cette conception de la supervision s'inscrit donc en porte à faux par rapport à l'idée d'un encadrement centré sur « le fil blanc d'une herméneutique ».

Ainsi, la portée des supervisions avec Lise Monette dépasse largement le cadre de la pratique clinique des candidats ; elle concerne plus largement leur intégration dans le monde de la psychanalyse. Pour comprendre la portée de cette seconde fonction, il faut la situer dans la ligne des trois temps qu'elle distingue dans l'évolution de la Société psychanalytique de Montréal : « Un temps initial régi par la loi du silence des aînés face à une prise de parole publique, sous couvert d'une éthique de la neutralité ; certains se font les défenseurs particulièrement acharnés de cette position alors que d'autres se voient désignés comme transgresseurs, délinquants, exhibitionnistes et narcissiques. Un temps médian se caractérise par un souci de témoigner publiquement de sa pratique, d'ex-poser sa pensée, de s'ex-poser pour dynamiser le milieu et sortir d'une position de retrait, particulièrement avec les analystes de ma génération. La période présente est caractérisée par une centration sur les traces écrites. Dans cette perspective, mon travail avec les candidats en supervision avec moi peut se lire comme un souci de « passeur » pour leur permettre la transition ou la traversée du temps 2 au temps 3 ».

### *Du côté de l'Université*

Du côté de l'université, Lise Monette s'attache à rompre le fil conducteur et la cohérence qu'implique la notion de syllabus. Sa pédagogie implique une fragmentation du savoir et vise à briser l'idée que le savoir est cumulatif. Chacune des séances de cours est construite comme une unité autonome et séparée ; c'est dans l'après-coup que des effets de résonance apparaissent d'un cours à l'autre, que des liens se créent d'une séance à l'autre et que se constitue le fil du cours, selon une temporalité typiquement psychanalytique. Elle ne propose pas de conclusion et s'arrange pour que cette dernière surgisse comme par surcroît. Plutôt que de produire des « travaux longs », elle demande aux étudiants d'écrire une série de courts textes personnels sur des thèmes prédéfinis, à partir de quelques textes qu'elle leur a remis. Elle cherche aussi à construire ses cours à partir des questions des étudiants, son défi étant d'arriver à transmettre toute la matière de ce qui aurait constitué son syllabus en partant de ces travaux et des questions des étudiants. Pour éviter une désaffection des étudiants moins intéressés ou davantage

en retrait, il s'agit de rendre toute question « intelligente », de montrer qu'elle a un fondement et de s'en servir pour « injecter de la matière ».

Pour Lise Monette, cette forme d'enseignement met en jeu deux éléments : la question de l'angoisse, corrélative de la perte de points de repères qu'elle cherche à créer, et la passion du savoir. Du côté de l'angoisse, Lise commente : « Jamais, jamais je ne répondais à la question, au sens où Lacan note que, d'un point de vue psychanalytique, on doit déplacer la demande... Je les déplaçais... travailler à susciter de l'angoisse, puis travailler dans l'angoisse et la maintenir. » Du côté de la passion du savoir, elle se sert des travaux de Bourdieu et Passeron pour lesquels la formation donnée à l'université concerne essentiellement l'acquisition de langages spécifiques à travers un savoir. Elle travaille à aider les étudiants à maîtriser le langage en question : « Je disais que je savais que c'était une hérésie mais que le savoir que je transmettais était un prétexte à cette acquisition d'un langage et surtout, que ce que je pouvais transmettre de mieux, c'était la passion de ce savoir-là. Que c'est ça qui resterait. » C'est une méthode aussi exigeante pour le professeur que pour ses étudiants et elle lui attire l'hostilité de ses collègues.

Elle explicite la différence entre sa conception d'un enseignement éclairé par la psychanalyse et la pédagogie universitaire classique, à l'occasion d'une conférence — présentée dans le cadre d'un colloque organisé par le Groupe d'Études Psychanalytiques Interuniversitaires (GÉPI) de l'UQAM, groupe à la fondation duquel elle a participé — intitulée « Le fort-da universitaire : de la nécessité à la passion de la répétition ». Elle s'y interroge sur cette « passion de la répétition » qui sous-tend les formes traditionnelles d'enseignement et de recherche universitaires et dont sont victimes tant les professeurs que les étudiants. Elle voit dans l'institution universitaire un lieu centré sur la maîtrise, qui harnache ou cadenas la curiosité et la créativité associées à la pulsion de savoir. Le syllabus et sa prétention de dire à l'avance de quoi sera fait le cours, de circonscrire soigneusement d'avance ce que les étudiants auront à lire et à penser constitue pour elle une image emblématique de cette place que la répétition occupe dans la transmission du savoir universitaire.

Pour préciser davantage sa pensée, elle se réfère ici à la distinction entre le Même et l'Identique qu'a proposée Michel De M'Uzan : alors que le second indique le parfaitement semblable, le premier indique une « identité approximative, de l'ordre de la similitude et de la ressemblance ». Lise Monette commente que la passion de l'Identique se situe du côté de la compulsion de répétition et « enrayer tout effet d'après-coup », alors que « la passion du Même repose sur une élaboration qui reconstruit une ou des histoires, qui ranime un passé, le rend vivant, en le transformant en fonction d'un présent ».

Il ne faut cependant pas confondre le type de répétition dont une pratique clinique psychanalytique permet la mise en scène dans la névrose de transfert et celle qui prévaut en milieu universitaire et à laquelle elle s'oppose. Alors que la première indique l'apparition de quelque chose qui insiste, propre à un sujet particulier et qui en signe la fêlure, la seconde implique une « répétition des

autres ». La psychanalyse soutient ainsi « le passage d'une répétition de l'Identique à une répétition du Même qui engendrera de la différence ». La psychanalyse cherche à dégager ce qu'il y a de multiple sous ce qui se donne comme de l'Un et produit ainsi des « morceaux d'objets partiels que le sujet peut investir comme il le souhaite dans sa vie ultérieure ». De son côté, « le savoir universitaire vise à la consolidation de l'Un pour en faire un Tout, idéal du savoir absolu hégélien ». Elle continuera à faire travailler cette opposition dans ses réflexions sur l'Institution et la Communauté. Elle parlera alors de la passion du même ou de la passion de la fidélité.

Cette autre manière de penser la transmission exige de l'enseignant qu'il puisse se mettre en jeu, dans son processus de pensée même : « C'est de penser devant les étudiants plutôt que de reproduire ce qu'on a pensé avant... Tu trouves un autre itinéraire que celui auquel tu avais pensé quand tu as pensé à ce que tu allais dire ». De tels itinéraires vagabonds à travers une pensée en mouvement invitent l'auditeur à explorer lui-même ce qu'il reçoit, à s'y mettre lui aussi en jeu en première personne. C'est ce type de présence que Lise Monette incarne dans les séminaires qu'elle donne à la Société de psychanalyse. Elle m'a souvent surprise par sa capacité à prendre au sérieux toute question et, à partir de là, à relancer le travail sur un auteur ou un thème. Cette attitude a certainement contribué pour beaucoup à nous permettre d'appivoiser les textes de Jacques Lacan lors du séminaire qu'elle a dirigé pendant plusieurs années avec Jacques Mauger : une attitude qui a su nous rendre cette pensée vivante et proche de la clinique, la sienne comme la nôtre, plutôt que de nous initier à un savoir qui aurait risqué de demeurer enclos sur lui-même.

### *Une autre approche du texte théorique*

Pas plus que la transmission, le rapport à un texte ne relève pas, selon Lise Monette, d'une pure objectivité. Un tel rapport est nécessairement informé par la subjectivité du lecteur et se trouve enrichi par une attention à ce qui anime le texte lui-même au niveau de sa rhétorique, en marge de son contenu explicite.

Dans une conférence présentée au Congrès de la Société canadienne de philosophie, « Pour une lecture transférentielle du texte théorique », elle défend l'idée que nos choix théoriques ont toujours une dimension subjective, qu'ils mettent en jeu un subjectif producteur qu'il s'agit d'assumer. Ce qui fait saillie dans un texte, et plus généralement nos préférences théoriques, font écho à des choix affectifs que l'on ne gagne rien à tenter de justifier sur un plan rationnel. À la position courante qui insiste sur la nécessité de relire un texte plusieurs fois pour parvenir à « le comprendre », comme si le sens allait se dévoiler en fonction du nombre de visites que l'on fait au texte, elle oppose l'idée, plus familière en psychanalyse, que c'est la position dans laquelle on se trouve à un moment particulier, en écho à ce que soulève un patient déterminé, qui influence ce que l'on comprend et retient d'un texte. Elle parle ici de la dimension contre-transférentielle de la lecture d'un texte.



Par ailleurs, pour dérouter la lecture habituelle des textes, elle propose aussi à ses étudiants de dégager les « mécanismes de défense d'un texte » : non ceux de l'auteur mais les stratégies mises en œuvre dans la rhétorique des textes, y compris des textes philosophiques : sur quoi portent les dénégations, les forclusions, les déplacements ou les dénis ; quels arguments disparaissent ou se décalent d'un texte à l'autre. Qu'en est-il de la stratégie de l'exemple : s'en sert-on au moment où l'on n'est plus capable de penser ? pour relancer ? pour renforcer ? comme objet à décortiquer ? Comment les citations sont-elles utilisées dans un texte, pointant vers un « étranger » qui importe tout un réseau d'influences. Dans *L'import-export des concepts*, elle reprend ce thème à propos de l'écriture de cas clinique : quel emprunt y fait le clinicien à la parole de ses patients, de quelle façon est-il habité par ces mots qui ne sont pas les siens ?

### **La question du Tiers**

#### ***L'institution et la Communauté : une distinction en opposition***

Une conférence — « La psychanalyse : entre la parole hystérique et le savoir universitaire » — présentée lors d'une rencontre organisée à l'UQAM par le GÉPI autour de la psychanalyse à l'université permet à Lise Monette de préciser les fondements théoriques du type de son enseignement. Ce travail constituera la base d'une réflexion plus large sur les rapports entre Institution et Communauté, deux notions qui concernent la dynamique de nos appartenances.

Dans cette conférence, elle s'appuie sur le paradoxe du rapport entre discours et parole tel que l'a formulé Lacan : « À mesure que le langage devient plus fonctionnel, il est rendu impropre à la parole et à devenir, à nous devenir trop particulier il perd sa fonction de langage ».

Pour elle, la théorie psychanalytique se fonde sur une parole dite hystérique, toujours adressée à quelqu'un et qui est ultimement relative à un « Qui suis-je ? ». Elle demande à l'autre de se mettre dans une position de Maître et de lui donner réponse : qu'il reconnaisse sa demande et en extraie un savoir qui entraînerait la fin de cette parole. C'est à partir du refus de se placer dans cette position de savoir, dans le « ratage » de l'appel de la demande, que peut survenir « la chose analytique », quelque chose qui ne serait pas un savoir mais une relance qui garde ouverte la dimension énigmatique de la parole adressée, sa dimension de « poussé-au-manque » pour reprendre l'expression que Lise Monette emprunte à Wajeman. Il s'agit donc de se maintenir dans ce rapport de forces où le dialogue avec l'autre renvoie au double mouvement interne continué entre subjectivation et tentative de désobjectivation, avec l'angoisse que comporte ce mouvement.

Par contraste, elle conçoit le texte théorique comme étant sans demande et porteur d'une réponse, court-circuitant ainsi la dimension conflictuelle qui l'habite, sa zone d'ombre. Il construit une cohérence qui lui donne une crédibilité discursive, dans une méconnaissance de ce qui l'anime. Le discours fait taire alors que du côté de la parole, c'est un tel en-plus de la parole, ce qui lui manque, qui lui permet de continuer à parler.

L'enjeu d'un enseignement soutenu par *la* psychanalyse (et non *sur* la psychanalyse) se précise à la lumière d'un retour sur le paradoxe de la parole et du discours : « Le discours, c'est ce dont la parole doit se délivrer ; position paradoxale car il lui est nécessaire comme tiers (cadre théorique, grille de lecture) sans lequel elle bascule dans la spécularisation ou alors l'agir ».

Le refus de Lise Monette de donner des conclusions à ses séances de cours participe de ce souci de garder ouverte une ignorance qui témoigne de l'effet de vérité d'un discours qui se déporte Ailleurs : « En d'autres termes, il faut que le discours produise des restes pour qu'une parole naisse ».

Lorsqu'elle commente ce texte lors de nos entrevues, elle le présente comme un premier jalon de sa réflexion sur l'Institution et la Communauté, à un moment où elle pense encore leur relation sous l'angle d'une opposition radicale.

Dans cette première approche, l'Institution est située en contraste avec le processus analytique. Alors que ce dernier agit dans le sens d'un processus de singularisation, de subjectivation qui opère à travers un lien social que le processus analytique vient dissoudre ou réaménager, le lien analytique devant ultimement se dissoudre à son tour, l'Institution se situe du côté de la stabilité et de l'appartenance, du côté du mortifère. Elle met en place des règlements indépendants de ses membres et génère une servitude liée à cette appartenance et qui est le prix à payer pour obtenir la légitimité de l'Institution. L'Institution se caractérise par une tension vers l'Un, vers la maîtrise et l'homogène, par une abolition de ce qui est multiple. L'identité et la légitimité attachées à l'appartenance à l'institution sont toujours marquées par la hiérarchie et impliquent une reconnaissance par des pères. L'Institution gère nécessairement des rapports de force et définit un cadre qui régit tant l'espace psychique que l'espace physique.

Par contraste, les liens qui se nouent et se dénouent dans la communauté sont mobiles ; l'appartenance est fugitive, aléatoire et doit dès lors être constamment réactivée. La communauté a donc un aspect vivant, essoufflant, qui contraste avec le caractère mortifère de l'Institution. Les liens qui s'y nouent sont toujours sur le bord du passionnel, de l'excès. L'appartenance doit y être constamment réactivée et passe par une reconnaissance, par les pairs cette fois. Elle est du côté du multiple. À l'enjeu narcissique lié à l'acquisition d'une identité et d'une légitimité associées à l'Institution s'oppose un autre type d'enjeu qui vient toucher au vrai Self, en sorte que les blessures que peut porter la communauté sont plus grandes. À l'intemporalité de l'une s'oppose aussi la mouvance, la discontinuité de l'autre. Cette intemporalité de l'Institution s'ancre aussi dans la recherche d'une articulation sur un passé, avec un futur et met en jeu une filiation. La temporalité de la communauté se situe au présent et les questions de filiation se voient remplacées par celles d'affiliation. Un des dangers de la communauté serait alors de tendre vers un projet fusionnel.

### ***L'Institution et la Communauté : une différence en tension***

Cette dichotomie, d'abord pensée par rapport au milieu universitaire, s'applique aussi au milieu psychanalytique. Elle la précise lors d'une commu-

nication présentée au colloque, organisé par Hélène David, Jacques Mauger et Dominique Scarfone à La Sapinière, sur la problématique de L'avenir d'une désillusion. Dans sa conférence « Désenchanté dites-vous ? », la première opposition radicale entre l'Institution et la Communauté se voit remplacée par une vision plus dialectique. Toutes deux ont leurs racines dans les deuils qu'impliquent la pratique de l'analyse, les blessures nécessaires pour qu'un processus analytique ait lieu.

Elle souligne la désillusion et le désenchantement qu'implique toute pratique psychanalytique lorsque, côté divan, domine une déliaison qui attaque les liens et, côté fauteuil, le sentiment d'un ébranlement de notre identité d'analyste ou même de sujet. Le rabattement sur la cohésion institutionnelle tiendrait lieu de contre-investissement et permet d'éviter de demeurer captif d'angoisses de morcellement, d'échapper à une trop grande déstabilisation. En même temps, un tel contre-investissement amène à une négation de la division interne du sujet. La fidélité à l'institution vise ainsi à éviter la solitude telle qu'en parle Videman selon qui « la psychanalyse est orpheline bien que prise dans un système de parenté ». Ainsi, le processus analytique a toujours un « caractère inaugural », pour chacun. Face à un patient particulier, on ne peut se trouver indemne de solitude ; nécessité de s'autoriser soi-même et cela, même si on peut toujours s'appuyer sur la méthode, la doctrine, la légitimité qu'assure l'institution. Ainsi, la clôture nécessaire au cadre analytique joue non seulement pour le patient mais aussi pour le psychanalyste, en regard de ses allégeances de tout ordre. Lise Monette parle ici de l'*infidélité* que nécessite une proximité avec la dynamique transféro-contretransférentielle », une infidélité requise par l'écoute de chaque patient spécifique à partir d'une expérience de non-savoir. Une telle « passion de l'ignorance », un terme qu'elle emprunte à Lacan, joue aussi, ultimement, par rapport à son analyse personnelle que l'on en vient à oublier comme référence. L'investissement de l'institution et de la communauté analytiques viennent ainsi contrer la solitude insoutenable de la pratique privée. Elle développera plus tard dans son texte « Polyphonies » l'impératif de multiplier les tiers pour qu'il y ait analyse : des tiers incarnés par des superviseurs, des collègues, des séminaires, des théories...

Par ailleurs les rapports à la communauté et à l'institution requièrent des investissements différents, bien qu'ils se nourrissent mutuellement. L'institution est ce lieu où vient s'investir la part narcissique du transfert, laquelle se cristallise autour de certains idéaux ; c'est la part érotique du transfert qui vient se prendre dans les rets des rapports horizontaux de la communauté. Du côté du transfert, Lise Monette parle aussi de « transferts nomades ». La part d'excès que comportent ces liens passionnels portent l'investissement à se rabattre sur l'institution. De manière parallèle, alors que l'institution se caractérise par la possibilité de faire œuvre, la communauté se situe du côté de l'impossibilité de produire une œuvre. La communauté vient permettre de soutenir cette position difficile, de « mettre en circulation l'épreuve de ce désœuvrement » écrit-elle.

En filigrane de ces réflexions apparaît un des thèmes « transversaux » qui traversent les travaux de Lise Monette : celui de la mort et de la finitude. La précarité de la communauté permettrait en effet de s'ouvrir à l'énigme de la mort, non

partageable, de l'autre alors que l'institution, par sa stabilité, pourrait donner l'espoir d'un investissement survivant à notre propre finitude.

### ***La question de l'administration et du pouvoir***

Sur un plan organisationnel, Lise Monette présente la structure des séminaires continus propre à la Société Psychanalytique de Montréal comme une manière d'introduire quelque chose de la communauté dans la vie de l'institution et de faire contre-point à l'institution comme lieu de rapports de pouvoir. Ces séminaires reposent en effet sur une sélection élective, par cooptation, d'un petit nombre de membres, incluant souvent deux candidats, qui se réunissent pour travailler autour d'un thème. Les échanges y circulent sur le mode de l'association libre et les membres peuvent prendre le risque de s'exposer. Ils permettent ainsi à des réseaux professionnels de devenir aussi des réseaux d'amitié. Dans un rapport intitulé *Un certain portrait de famille* (1992), publié en collaboration avec Josette Garon Léonard et Maurice Leduc, les séminaires continus sont présentés comme une réponse originale au constat que « on ne peut être analyste seul longtemps sans en faire porter le poids à ses analysants » (p. 9). Les auteurs notent : « Ils dépolarisent, en les multipliant, les identifications. La vérité s'en trouve fragmentaire et fragmentée ». (p. 10)

De façon plus générale, ce texte, republié dans *Le Coq-Héron*, interroge la capacité que présentent diverses structures de la SPM à maintenir et transmettre l'originalité du savoir psychanalytique, « de créer des structures et d'élaborer un fonctionnement qui tienne compte de l'existence de l'inconscient et de ses implications ». Ce critère sert de fil conducteur pour l'analyse d'un certain nombre des choix effectués par la SPM. Les auteurs commentent notamment l'importance de l'analyse personnelle dans la formation dont elle constitue le temps premier au niveau du cursus, ainsi que le refus de la Société de contrôler cette analyse et de gauchir ainsi les possibilités d'une analyse personnelle véritable puisque l'analyse se plierait à un but qui est extrinsèque à l'analyse. Il s'agit d'éviter le risque « que les enjeux narcissiques de la reconnaissance institutionnelle viennent recouvrir les enjeux pulsionnels et leurs dimensions conflictuelles » (p. 6); de maintenir possible un espace de jeu.

Les auteurs passent aussi en revue différents aspects du fonctionnement de la Société psychanalytique de Montréal et réfléchissent aux enjeux qu'ils reflètent dans une perspective psychanalytique : le choix de la notion d' « analyste habilité » à faire l'analyse des candidats plutôt que celle d'analyste contrôleur; les séminaires des textes freudiens, la supervision et les lieux d'échange que sont les réunions scientifiques, le colloque annuel et le Bulletin; la décision dès le départ de s'ouvrir à l'analyse dite « profane » qui n'exige pas que l'analyste ait une formation médicale préalable; l'opposition qu'elle maintient au « tiers payant », qui la démarque des autres branches de la Société canadienne de psychanalyse. Ce texte à la rédaction duquel Lise Monette a participé activement se présente en fait comme une réflexion d'ensemble sur ce qui spécifie l'approche psychanalytique;

il en déplie rigoureusement les implications organisationnelles ainsi que les enjeux en termes de formation.

Dans sa réflexion autour de l'administratif et du pouvoir, Lise développe une « éthique du pouvoir psychanalytique » qui repose sur l'idée que c'est quand le pouvoir cesse d'être au service de la clinique psychanalytique que les institutions psychanalytiques se transforment en lieux de luttes de pouvoir, comme n'importe quelle autre institution. L'enjeu est dès lors de trouver un moyen d'exercer des fonctions administratives de façon telle que l'horizon constant des problématiques que l'on y traite soit toujours leurs implications sur le plan du processus analytique. Lorsque ce dernier cesse d'être l'axe de référence principal, cela permet à « la pulsion de mort institutionnelle » de prendre le dessus. Elle commente qu'une telle éthique était sans doute plus facile à suivre lorsque les membres avaient une pratique pleine. Plus la pratique s'effiloche, plus les personnes tendent à surinvestir l'administratif et sa dimension de pouvoir.

Sur le plan opérationnel, Lise Monette met de l'avant un principe clé : « une place pour chaque personne et chaque personne à sa place ». Le fait de tenir compte des forces, des fragilités et des limites de chacun par rapport aux différentes positions administratives est un gage d'efficacité et diminue de beaucoup les attitudes défensives et les luttes de pouvoir.

Ce seraient les séminaires continus qui, par les réseaux d'amitié qu'ils facilitent, soutiendraient l'investissement dans l'institution, à travers la notion de bien commun et de service à la communauté. Il y a ainsi passage de l'un à l'autre, ce que confirme le fait que ce sont souvent les mêmes personnes qui s'engagent activement sur chacune de ces deux scènes et ce qui contribue aussi à colorer l'investissement dans la vie institutionnelle de la Société. Pour Lise, ce passage constitue un élément clé de la Société psychanalytique de Montréal.

### *... et celle de l'argent.*

La question du Tiers dans la rencontre analytique est aussi abordée à partir de la place qu'y occupe l'argent, un autre thème qui insiste dans la pensée de Lise Monette. Un court texte paru dans le *Bulletin de la Société psychanalytique de Montréal* condense sa pensée sur ce thème, *L'argent, un agent de circulation du désir*. Dépassant une perspective centrée sur l'analité, elle cherche à saisir la fonction symbolique de l'argent, son rôle dans l'articulation des désirs du sujet dans son rapport à l'autre. Ce rôle se déploie à plusieurs niveaux : tenant-lieu, au sens où il révèle les priorités et les investissements libidinaux de chacun ; mise en jeu dans un échange, avec la question qu'il introduit quant à la plus-value et à la perte ; « placement aveugle » dans une économie où le prix de la séance vise à produire des significations nouvelles, à révéler les permutations et perlaborations transféro-contre-transférentielles ; entre-metteur dans le rapport à l'autre, neutralisant toute différence ou exprimant les enjeux conflictuels qui habitent le transfert.

Cette interrogation sur le statut de l'économique sur les plans réel, imaginaire et symbolique est aussi abordée de manière plus générale, à partir d'une discussion

autour de la question des besoins dans le monde contemporain et d'une réflexion critique sur l'emprise qu'y exerce la consommation. Comme dans plusieurs de ses textes, Lise Monette y dialogue avec des auteurs d'autres disciplines et cela, sans jamais s'écarter d'un point de vue strictement psychanalytique. Ce dernier lui permet d'interroger des lectures sociologiques trop simples de la réalité sociale, d'y ouvrir la brèche d'inconnu qu'introduit la prise en compte de l'inconscient. L'apport de la psychanalyse ne peut être conçu ici dans la perspective d'une herméneutique psychanalytique qui aurait quelque chose à dire d'un sens latent ou second de ce qui se joue sur la scène sociale ou culturelle. Plutôt que produire un savoir alternatif, il s'agit d'opérer une déconstruction des savoirs existants, d'introduire un « trouble de pensée » dans les certitudes communes.

Dans une conférence intitulée « Radicalité du désir, trivialité du quotidien », elle s'appuie sur les travaux de Baudrillard et de Lacan pour reprendre la distinction entre « besoin » et « demande ». Il s'agit de penser la manière dont s'articulent l'une à l'autre « l'aliénation individuelle structurelle incontournable du désir » et « l'aliénation sociale... dans la consommation d'un imaginaire social (valeurs dominantes, publicité, etc.) qui quotidiennement annexe la dimension subjective de la créativité disruptive ». Elle rappelle qu'en psychanalyse, le concept de besoin est déplacé vers celui de pulsion, charnière entre le somatique et le psychique. La demande, à travers laquelle s'exprime le désir dans le langage, naît du manque que crée nécessairement la non satisfaction des besoins et cette demande prend le désir dans le leurre de la recherche sans fin d'objets substitutifs. La consommation apparaît ainsi comme « un exercice de dénégation du manque » qui juggle l'angoisse. Elle critique la manière dont la notion de besoin est analysée en sociologie politique, celle-ci faisant l'impasse sur les signifiants subjectifs et sociaux qui déplacent et transcendent l'objet « réel ».

## **Une épistémologie de la clinique**

### ***La question du vraisemblable***

Dans un texte majeur, *Du vrai au vraisemblable*, qui reprend et élabore plusieurs conférences données autour de ce thème, Lise Monette précise les fondements épistémologiques des positions qu'elle a défendues en regard de la transmission et de la théorisation en psychanalyse. Elle y dialogue en psychanalyste avec les grands philosophes contemporains, dont Heidegger, Deleuze, Derrida.

Ce texte est centré sur la fonction de la construction théorique psychanalytique et sur son rapport au trouble de pensée que génère le transfert, particulièrement dans ses composantes sexuelles. Elle repart de l'idée de Freud qui considère les théories sexuelles infantiles comme une manière de colmater l'angoisse de l'inconnu et du non sens. Ainsi, la théorie a une fonction d'organisateur face au désarroi du psychanalyste, de défense contre le morcellement de la pratique analytique et de réparation narcissique dans un effort pour récupérer la maîtrise de ce qui échappe. La construction théorique de l'analyste se voit par ailleurs débordée, disloquée par le caractère toujours singulier de la parole d'un analysant,

l'étrangeté dont elle est porteuse : source d'une dé-liaison nécessaire pour que la théorie puisse se régénérer. Elle est donc à la fois une théorie de ce qui se dérobe et une théorie « qui se dérobe à elle-même ».

Dans ses racines infantiles, la théorie psychanalytique est aussi directement concernée par les rapports que le savoir entretient avec le désir, des rapports que redouble son projet de dévoiler les causes du désir. Cette élucidation ne peut que demeurer inachevée et la théorie psychanalytique s'organise ainsi autour d'un omphalos. Dès lors, la psychanalyse ne peut être ni une science au sens strict, ni une *Weltanschauung* ou une conception du monde au sens d'une « assignation décisive du monde ». Elle renvoie au clivage interne du sujet, de par la barre du refoulement qui définit un étranger échappant à toute possibilité de maîtrise. Les notions de paradoxe et d'humour que Lise fait travailler dans ce contexte évoquent la manière dont le savoir que construit l'élaboration secondaire se trouve subvertie, minée, trouée de « lieu (x) d'extra-êtres, de non-sens et places sans occupant (cases vides) de même qu'occupants sans place (objets surnuméraires) ; excès et défaut ».

Ainsi, le savoir psychanalytique ne peut être que partiel, fragmentaire : « Prétendre théoriser le rapport de l'homme au monde (*Weltanschauung*) ou préparer un compte-rendu clinique pèchent par la même prétention : l'absence de case vide, celle de l'inouï ». La métapsychologie, qui tranche la contradiction de pensée pour la faire disparaître, est ainsi en tension avec la clinique qui produit de l'information inattendue qui déroge du savoir métapsychologique mais que l'on est toujours tenté de réduire ou de rabattre sur du connu. C'est donc un autre rapport à la métapsychologie qu'elle propose en mettant l'accent sur son pouvoir de transformation. Du côté de l'analyste, elle se présente comme une fantasmatique qui permet une double perlaboration, affective et théorique ; du côté de l'analysant, il s'agit d'« élaborer (r) successivement des fictions théoriques qui cherchent à englober de plus en plus l'ensemble de son histoire et son histoire dans l'Histoire des autres et de son temps ».

La notion de « vraisemblable » est plus fidèle que celle de vérité au type d'approximation que produit la psychanalyse. La théorie est conjecturale. Dans la cure, c'est l'analyste, sujet investi dès le départ d'une crédibilité, qui devient le support du vraisemblable « même dans l'invraisemblable ».

### ***Une approche polyphonique de la clinique***

Frappée par la dimension de leurre attachée aux présentations habituelles de cas cliniques, Lise Monette choisit une facture non classique pour la présentation de son mémoire de candidature à l'Institut psychanalytique de Montréal pour devenir analyste didacticienne : *Les enfants du silence*. Elle réfléchit aussi au risque de surinvestissement que comporte toujours la présentation d'un cas en cours. Par ailleurs, le fait de parler d'un cas dont on connaît rétrospectivement l'évolution et le sort des interprétations que l'on a faites, la réponse de l'analysant, lui paraît pécher par un excès de sécurité et avoir moins de chances de rendre compte du processus alors qu'il est actif, incertain quant à son devenir. Le compromis qu'elle

trouve consiste à tisser ensemble plusieurs cas qui permettent d'aborder un thème particulier.

Son mémoire de candidature prend dès lors deux risques importants : celui de présenter un cas princeps où elle a été presque aussi silencieuse pendant neuf mois que sa patiente, et celui d'intercaler dans son cas clinique princeps cinq autres vignettes de cas, ce qui contraste avec la présentation classique d'un cas continu. Elle cherche ainsi à montrer comment des patients ponctuellement silencieux l'ont en quelque sorte préparée à pouvoir « faire avec » un silence de neuf mois. Elle veut aussi, à l'occasion de ce/ces cas clinique(s), soulever des questions méthodologiques et épistémologiques dont le texte « Polyphonies » reprendra plus tard la théorisation en ajoutant un axe synchronique à la notion de polyphonie.

Dans le cadre de son mémoire, un de ses défis est d'éclairer, à partir de ce(s) cas, les moments de traversée du silence qui font partie de toute analyse. Elle se demande comment il est possible « d'enclencher un processus qui repose sur la parole (talking cure) lorsque celle-ci s'avère absente sous sa forme manifeste, articulée et sonore ». Plutôt que de mettre nécessairement le silence du côté de la résistance, elle souhaite esquisser une configuration dynamique des silences et indiquer leur surdétermination par des forces pulsionnelles de niveaux différents, un compromis instable entre des instances.

La construction de son texte est elle-même polyphonique, multiple : non seulement parce qu'elle entrelace dans son texte des vignettes cliniques qui parlent de diverses modalités de son contre-transfert mais aussi par la manière dont elle tisse le matériel clinique, la dynamique de son contre-transfert, une discussion de différents auteurs et une réflexion théorique plus large. Elle nous conduit ainsi au cœur de son travail d'élaboration lorsqu'elle se voit confrontée au silence, d'abord lors des premières rencontres puis dans la durée et lorsque les paroles en viennent enfin à indiquer, dans un après-coup, ce qui était en jeu dans les silences. On peut y voir une illustration fascinante de la manière dont s'incarne la notion de vraisemblable à laquelle renvoie la théorie psychanalytique.

Le « diagnostic en négatif » qu'elle explore lors des premières rencontres illustre à quel point l'analyste s'appuie implicitement sur une série de pré-jugés ou de pré-jugements qu'il lui faut ensuite réexaminer et parfois renverser en cours d'analyse. Son texte et sa discussion donnent à voir un mouvement de balancier ; confrontés au style qui signe l'individualité de chacun, les points de référence au savoir analytique s'amenuisent mais « pour gagner en prégnance et en pertinence quand ils font retour, parce qu'ils s'imposent dans l'histoire et la structure subjective de cette personne ».

Du côté de l'analyste, la rencontre clinique met donc en place une rencontre entre un contre-transfert et un pré-transfert. Dans son cas, ce pré-transfert implique les traces laissées par d'autres rencontres cliniques où le silence a joué un rôle important, mais à partir de dynamiques toujours singulières qui mobilisent de sa part un contre-transfert spécifique et une manière différente de « faire avec » et de s'y situer. Elle en explicite chaque fois l'enjeu théorique particulier : la capacité à



être seul en présence de l'autre, ce qui nécessite que l'autre puisse ne pas être en position de demandes constantes ; un espace transitionnel dans lequel puisse se déployer la parole et un processus de déréalisation par rapport à un contenu idéationnel, ce qui n'implique cependant pas une perte de contact avec la réalité ; une fissure dans le narcissisme primaire qui crée chez l'analyste la tentation de vouloir la combler ; une figure du vide qui évoque une désubjectivation du sujet et de son univers environnant. Une interprétation qui reconnaît leur symétrie dans un sentiment d'impuissance partagée permet enfin une levée du silence et la libération d'une parole sur un mode affectif très investi pulsionnellement. Trois « secrets honteux » qui sortent de l'ombre jettent un nouvel éclairage sur ce dont ce silence était porteur. La réflexion de Lise Monette ouvre sur la place du préconscient dans la vie psychique et sur le rôle qu'occupe la mère dans sa formation.

Le texte « Syncopes du discours, figures de la négativité » propose une modélisation des différentes formes du silence dans la pratique clinique, sur l'horizon de la notion de « mi-dire » de Lacan : « du mutisme à l'aphonisme, au mi-dire inhérent à la parole, aux interdits qui provoquent l'apparition de secrets conscients ou de refoulés inconscients, à la forclusion de signifiants fondamentaux et fondateurs » qui inscrivent dans le discours différentes figures de la négativité et permettent d'esquisser les éléments d'une « métapsychologie de la négativité ». Lise reprend la discussion de la fonction importante du préconscient dans une économie langagière qui permet à l'indicible de devenir dicible. C'est la mère qui, dans un rapport inter-subjectif, permet à l'enfant d'émerger d'un magma informe et d'advenir comme sujet. La « maladie du silence » serait une « maladie du préconscient » qui répond à l'échec de certaines mères à favoriser l'introjction de cette fonction par l'enfant.

Elle élabore davantage cette métapsychologie de la négativité à partir des « trois secrets » de sa patiente. Elle montre comment s'y jouent : le discours du rien et la figure du vide intérieur, avec la question de la présence/absence dans le transfert et l'inquiétude face à l'indifférence de l'autre, la distanciation ; la dénégation que met en jeu une appréhension ambivalente des imagos parentale et un processus concomitant de déréalisation ; un affect dépressif qui ouvre la voie à un processus de deuil. Elle réfléchit sur cette base à trois types de négativité distincts : le négativisme de la phase anale qui permet d'établir des frontières et de conjurer la fusion ; la dénégation qui favorise l'accès à la positivité d'un contenu ; la revendication phallique et la contestation du pouvoir du père/analyste, qui s'accompagnent d'un affect manifeste de colère. Ces figures de la négativité permettent de créer un espace transitionnel aux frontières imprécises, condition de possibilité d'une pensée personnelle. Un tel espace suppose la possibilité d'être seul en présence de l'autre, de ne pas avoir à tenir compte de l'autre ou d'avoir à le négativer.

Le court texte *Polyphonie* prolonge la question méthodologique qu'elle a posée dans son mémoire de candidature à l'Institut. Elle y soutient que l'entité « monographie clinique » est une fiction commode. Notre oreille est polyphonique au sens où l'on n'écoute jamais un seul patient à la fois. Elle commente dans notre

entretien : « On écoute avec tous les autres patients, passés et présents, c'est-à-dire le long de la ligne diachronique et le long de la ligne synchronique. Et on peut élargir cette oreille polyphonique de nos interactions avec nos collègues, nos lectures, les films qu'on a vus... » Cette perspective met en jeu des rapports complexes entre le singulier et le général : « L'ensemble passé et présent des patients d'un thérapeute donné, auxquels s'ajoutent tous les cas dont il a entendu parler, sous une forme ou sous une autre l'empêchera à jamais de se maintenir exclusivement dans le particulier, le singulier ; il est déjà dans le général ».

### ... et de la théorie

Le texte *L'import-export de concepts* (1993a) reprend également la question de la théorie sous l'angle des emprunts et des transferts de concepts, d'idées et de notions d'une personne à l'autre et d'un champ à l'autre : « Toute théorie s'élabore dans la coexistence d'éléments pivots, les concepts et leurs satellites, des idées ou notions moins développées, qui jaillissent d'intuitions fugitives non explorées, mais aussi autour de points aveugles, les impensés du texte auxquels s'ajoutent des notions d'emprunt (qui proviennent de lieux communs ou du sens commun), et finalement de concepts tirés d'autres champs disciplinaires » (p. 70). Nos mots ne nous appartiennent pas en propre, ils ont toujours été déjà utilisés par d'autres ; ils sont chargés de connotations et d'associations qui nous précèdent. Toute pensée propre suppose ainsi une prise de distance avec les idées reçues, les idées des autres, mais cette prise de distance ne peut être que partielle et implique des dettes, reconnues et méconnues.

Ce processus d'appropriation/désappropriation des idées d'autrui se joue aussi sur la scène clinique, comme l'a noté Michel Schneider. La théorie analytique participerait d'un effort pour se dessaisir des effets de la parole de l'autre. À l'extrême, une théorie de référence peut indûment orienter l'écoute dans une forme particulière de contre-transfert : « la passion du concept prend alors le pas sur l'attention flottante » et la parole de l'autre n'existe plus que dans sa valence illustrative. Dans la perspective que valorise Lise Monette, la pratique analytique implique de se laisser habiter par la « parole immigrante » (1993a, p.74) de l'analysant, de se situer dans le « vacillement du propre » où le départage de ce qui appartient à chacun devient impossible. La théorisation consiste dès lors en un processus de traduction ou de transformation de ce qui demeure situé dans le lieu d'un indécidable quant à l'origine ; en sa re-création sur une autre scène à travers un processus où sont convoqués d'autres textes, d'autres paroles : « une intertextualité infradisciplinaire, mais aussi transdisciplinaire » (1993a, p.70). Dans ce contexte, elle propose de parler d'une « transversalité » qui, aux axes de la diachronie (de la filiation linéaire) et de la synchronie (de la communauté d'idées) ajoute une « divagation » qui brouille toute approche linéaire de la conceptualité.

Ce n'est pas que sur la scène de la conceptualité analytique qu'un tel « compagnonnage » interdisciplinaire (1993a, p.77) a un potentiel de renouvellement ; c'est aussi sur la scène philosophique et plus généralement, sur celle

du savoir. Lors de nos entretiens, elle a insisté sur la manière dont les concepts circulent d'une discipline à l'autre et sur le fait que pour survivre et se régénérer, toute discipline doit faire des emprunts à d'autres disciplines. Sans quoi, ce qui en survit n'est qu'une scholastique de la discipline, ou une doctrine.

Deux traits permettent de spécifier la manière dont elle approche cette question de l'exportation/importation de concepts. Premièrement, le concept emprunté à une discipline ne peut jamais être pris tel quel. Il se trouve altéré, transformé, ce contre quoi peut réagir la discipline d'origine. Ainsi, commente-t-elle, Lacoue-Labarthe montre bien comment Lacan, se servant de la théorie du signe de de Saussure, la transforme et en fait autre chose : un emprunt qui lui permet de repenser les notions de représentation de chose et de représentation de mot et de ne pas se borner à répéter ce que Freud en a dit. Le théoricien marque et remarque son territoire, ajoute-t-elle, et un concept étranger n'est admis qu'à la condition de son intégration dans le système existant. Elle parle d'une « colonisation du concept allogène » (p.73). Le remaniement des concepts dans le nouveau champ participe par ailleurs au remaniement de ce dernier. Dans nos entretiens, elle étendra cette perspective à une conception de la référence et de l'histoire. Il faut introduire la notion d'après-coup et prêter attention à ce qui « se construit en négatif », à la manière dont Monique Schneider a parlé de la filiation paradoxale de Ferenczi par rapport à Freud dont il met en évidence le refoulé. On voit comment cette approche se démarque d'une simple position critique demeurant tributaire d'une pseudo-extériorité, comme c'est trop souvent le cas dans les sciences humaines contemporaines.

Deuxièmement, pour que de tels échanges transdisciplinaires soient productifs, ce n'est pas une théorie mais un concept qu'il faut importer. L'emprunt se trouve ainsi situé du côté du fragment, de l'objet partiel. Ce ne sont pas les champs communs, les parallèles qui l'intéressent dans les rapports entre disciplines mais ce à partir de quoi une discipline se trouve régénérée, modifiée par de tels emprunts.

Ce deuxième trait rejoint un thème qui parcourt toute sa pensée : l'importance qu'elle donne à une réflexion autour du fragment. Elle l'explicite à l'occasion d'un colloque de philosophie à Carleton où elle commente sous cet angle les travaux de Nietzsche, et plus particulièrement ses aphorismes, et ceux de Freud avec l'importance qu'il donne au « trouble de pensée » comme le souligne Paul Laurent Assoun. Ici aussi, il s'agit donc d'une approche qui passe plus par la déconstruction que par la recherche d'une cohérence.

### *Le regard*

La position psychanalytique commande une certaine économie du regard qui est indissociable du type bien particulier de savoir que met en jeu la clinique psychanalytique. Dans un de ses textes, À perte de vue, Lise Monette s'interroge sur ce qui est en jeu dans la perte du regard de l'autre qu'entraîne le fait de se coucher sur le divan, sur l'importance structurale d'un tel retrait pour le sujet.

Les trois regards distingués par Lacan dans le Séminaire sur « La lettre volée » lui servent de point de départ : le « regard aveugle » qui ne voit rien, auquel elle associe le regard conscient introspectif ; le « regard clairvoyant » qui remarque que l'autre ne voit rien mais dans un leurre, celui qui objectifie l'autre dans la distance ; et le « regard perspicace » qui repère que ce qui est caché s'offre à la vue : un regard qui renonce à chercher un sens caché derrière le contenu manifeste et voit dans le manifeste ce qui insiste. C'est là toute la question de la rupture épistémologique opérée par le dispositif analytique freudien qui permet un regard excentrique se déployant à partir de ce qui ne se donne pas à voir. Ainsi, « l'espace analytique se structure à partir de la perte de deux regards : celui de la perception/conscience tant pour l'analysant que pour l'analyste, mais aussi dans la suspension du regard théorique qui analyse et classe à priori ».

### *L'étranger et l'exil*

Cet ensemble de réflexions sur l'épistémologie de la clinique font ressortir le fait que le savoir psychanalytique est inséparable d'un trouble de pensée et que la théorie psychanalytique s'organise autour d'un ombilic qui en constitue à la fois le centre et la limite et qui renvoie au clivage interne du sujet. Les figures de l'Inconnu, de l'étranger et de l'exil s'imposent ici. Lise Monette les aborde plus directement dans un texte qui se voulait au départ un commentaire autour d'une figure emblématique de l'étranger dans la littérature québécoise : celle du Survenant de Geneviève Guèvremont. Déportée à nouveau vers les questions que lui pose la clinique psychanalytique, elle déploie et fait jouer différentes figures de l'inconnu sur le plan de l'économie psychique. La psychanalyse s'intéresse en effet en tout premier lieu à la « relation d'inconnu » (dont parle Rosolato) ; elle cherche à ouvrir l'insolite à partir des dérives ou des ruptures de sens. La première réaction de la psyché à l'étranger est cependant de l'expulser au-dehors, comme le soutient Freud dans *La dénégation*. De façon générale, l'étranger se voit constitué comme la source du mal qui nous affecte, rendu responsable de tout ce qui ébranle l'identité, qu'elle soit individuelle ou collective. Sur un plan épistémologique, c'est cependant un détour par l'étranger qui participe à la formation de la conscience. On peut reprendre ici le rôle des identifications dans la constitution du moi, ces manières de « faire sien ce qui était différent ». Toutefois, loin de participer nécessairement à l'élargissement du moi, ce sont souvent les identifications qui rejoignent et confirment celles qui sont déjà actives en lui que le moi tend à intégrer. De telles identifications qui opèrent dans le semblable participent ainsi à une « culture de l'Identique, culture de mort, reproductrice d'elle-même ». À la suite de Kristeva, Lise Monette pose que plus on peut tolérer une relation d'inconnu à soi-même, plus on est ouvert à l'étranger du dehors, prêt à se laisser transformer par lui. Une remarque qui me paraît ouvrir sur l'un des enjeux éthiques de l'apport de la psychanalyse au monde contemporain obsédé par la peur de l'autre.

## **Le deuil, une trame de fond**

Nos entretiens ont fait ressortir l'importance du deuil dans la pensée de Lise Monette, depuis les tout premiers moments de sa formation jusqu'au rapport *Pure Culture*... qui se centre sur le rôle du deuil et de la mélancolie dans la transmission et la pratique de la psychanalyse

### ***Le deuil dans le processus analytique***

Plusieurs de ses textes touchent à la place du deuil dans le processus analytique. Il est au centre d'une première présentation alors qu'elle était candidate à la Société canadienne de philosophie : « Le processus contre-transférentiel comme travail de deuil ». Elle y précise ce qui lui apparaît être la spécificité de l'approche psychanalytique à partir des deuils qu'elle implique et cela, dès les premières rencontres : la mise entre parenthèses d'un savoir théorique préalable, la nécessité de s'extraire de la position du sujet supposé-savoir ; le deuil de nos visées thérapeutiques ; celui d'un attachement affectif à l'analysant ; celui de sa curiosité lorsqu'il faut protéger chez l'analysant un espace de secret nécessaire à un processus d'individuation ; le tabou des relations sexuelles ; le deuil de la parole dans la mesure où c'est l'analysant qui est le véritable maître de la séance. Elle évoque ici « la solitude du coureur de fond » de l'analyste.

Elle reprendra plus tard et précisera cette question lors d'une conférence prononcée cette fois devant la Société canadienne de psychanalyse. Son titre, *Les trois normes : le processus analytique comme travail de deuil* se réfère aux trois déesses germaniques du temps qui renvoient respectivement au passé, au présent et au futur. Le temps qu'elle interroge dans son texte concerne la manière dont présent, passé et futur s'entrecroisent et s'éclairent l'un l'autre lors de l'évolution des séances ainsi que celui des deuils qui rendent possibles la créativité du processus analytique : le deuil du regard ; celui qu'implique la frustration de la demande de l'analysant et la nécessité pour l'analyste de retenir son besoin de réparation ; un renoncement au confort d'un diagnostic ou d'une classification, tout diagnostic ne pouvant survenir que dans l'après-coup en psychanalyse. C'est une déprise par rapport à une référence à la théorie qui permet de s'ouvrir au style qui signe l'individualité de chacun : de désinvestir ses systèmes conscients au profit du préconscient. Dans une note, elle évoque aussi l'intérêt de mieux distinguer les deuils reliés au moi idéal et à sa toute-puissance, ceux qu'implique l'idéal du moi et son rapport à l'institution psychanalytique, ceux qui relèvent du surmoi et de ses exigences de conformité.

C'est à travers la notion de « passagèreté », de fugitivité que, dans *L'éphémère*, Lise Monette évoque les deuils à l'œuvre dans l'écriture psychanalytique : la mise en jeu du passé dans le présent, l'opacification du présent qu'elle opère et les va-et-vient constants sur la ligne temporelle qui se prêtent mal à la linéarité de l'écriture. Dans l'après coup, cette dernière transforme ces effets complexes en « événement », leur donne une certaine fixité. Sa tâche est dès lors de chercher à se déprendre de l'événementiel pour ne retenir que « ce qui insiste ou encore ce qui brille par son absence, de s'attacher aux aspects énergétiques et dynamiques des

affects plutôt qu'aux seules représentations ».

Elle retrace différentes modalités de l'éphémère dans la séance : celle qui s'attache à l'avènement, nécessairement fugitif, de l'inconscient à la surface du psychisme ; le caractère partiel, défaillant de l'analyste lorsqu'il s'agit de travailler avec l'inconscient ou d'en parler ; la mobilité d'une écoute qui soutient la création d'un espace potentiel de créativité. Elle se demande quelle place devraient dès lors occuper échecs et limites lors de réunions où l'on parle de pratique ; comment se joue pour chacun la tension, que l'on retrouve chez Freud, entre la solitude inhérente au processus analytique et la recherche de pairs, de disciples.

### ***Deuil et mélancolie***

Lise Monette reprend aussi la question du deuil à travers la mélancolie, particulièrement avec des patientes dont la dynamique transférentielle et contre-transférentielle s'avère désaffectée, léthargique. Elle cherche à saisir ce qui rapproche et distingue ces patients de ceux dont André Green a esquissé le profil dans son article sur *La mère morte*. Dans le cas des « fidèles de la mort » dont elle parle, le sujet se dit mort-vivant, manifeste une « indifférence cultivée envers soi-même », fruit d'un travail psychique constant de neutralisation des affects. Il s'agirait là d'une fidélité à la mère morte psychiquement. Elle en cerne les aspects principaux autour de quatre notions.

La première est celle de « deuil blanc », une expression reprise à André Green. Mais ici, il ne s'agit pas d'une mère morte qui aurait pris la place d'une mère préalablement vivante, comme dans les cas que décrit André Green. Il s'agit de l'incorporation d'une mère morte depuis toujours, dans un surinvestissement vital pour qu'existe un lien. Le sujet est plus généralement captif de rapports spéculaires, c'est-à-dire de non-rapports. Le second trait est un sentiment de culpabilité inconscient, corrélat d'une fidélité qui a la forme d'un culte, d'une croyance qui vient compenser le défaut fondamental de confiance de base en soi et en l'autre : « occuper la place laissée vide par l'absence de confiance initiale ». Cette culpabilité inconsciente est à la mesure du degré auquel leur narcissisme primaire dépend de la possibilité d'idolâtrer la mère dont la disparition provoquerait un risque d'effondrement.

Un troisième aspect de cette configuration est le travail de Thanatos que traduit l'atonie de ces patients, la mise au silence de tous les mouvements de la vie, le maintien à tout prix de l'Identique. Ici cependant, l'idée de « culte » qui s'était imposée à elle se voit éclairée par celle d'agrippement et une résistance à tout désir qui annoncerait une séparation. Pour l'analyste, il s'agit à la fois de surmonter le découragement et de contenir ultérieurement la haine massive que provoque le dégageant d'avec l'imgo maternelle. Elle met en garde contre la tentation pour l'analyste de vouloir compenser pour cette mère désertique et insiste sur la nécessité de demeurer dans une position de présence et de témoin.

Elle discute aussi de la signification plus générale que revêt la fidélité au mort-vivant dans le contexte d'un tel « culte », lorsque le non-désir est l'emblème d'une

filiation. L'idole apparaît comme un substitut du ça, un «reflet négatif de l'amputation du ça». Le culte s'accompagne paradoxalement d'un refus de la mort possible de l'autre. Dans ce contexte, l'idolâtrie ne surestime pas l'objet mais le surinvestit, ce qui révèle le narcissisme primaire au noyau de cette idolâtrie, de cette culture de mort. Elle conclut en faisant l'hypothèse que dans ces cas, l'enfant a une fonction de fétiche pour la mère et que ce dernier l'érige en relique.

Elle reprend ce thème dans une perspective lacanienne, lors d'une présentation au Lacanian Forum, «Totem and Tabous of a Private Religion». Elle y pousse plus loin la distinction entre objets idéalisés et idolâtrés et cherche à déplier les figures de l'idolâtrie (le culte d'une idole) et de sainteté qui se croisent dans le terme anglais de worship (rendre un culte, faire ses dévotions), cette dernière (sanctity) évoquant aussi l'idée d'inviolabilité et de refuge, par exemple contre la loi civile. Cette polysémie renvoie à deux ordres de lois différents auxquels sont associées les figures d'Antigone et de Créon analysées par Hegel puis Lacan : Créon incarne la raison d'état, la loi universelle, publique et le « Bien » ; Antigone représenterait l'intuition et la loi divine, les préoccupations privées du citoyen dans son affrontement avec la loi publique, le « Beau ». Le rapport entre le Bien et le Beau ne peut se faire que sous le signe de la violence. Qu'il s'agisse de l'ordre symbolique qu'elle associe à Créon ou du champ imaginaire, plus proche d'Antigone, tout ordre a ses limites et chacun peut être marqué par la même inflexibilité, la même inhumanité.

Lise Monette se demande si l'on peut parler de deux formes de monothéisme, celui de *Totem et Tabou*, qui repose sur un processus d'incorporation, et celui dont témoigne *Moïse et le monothéisme*, qui se réfère plutôt à l'introduction d'un signifiant innommable, Jahvé, qui fonde la chaîne des signifiants et lui permet de se déployer. En marge de la formalité légale des lois humaines, ce qui est interdit, la Chose, définit la loi du désir dans l'inconscient, celle de l'abîme infranchissable entre le désir et son objet. Ainsi, chez certaines patientes mélancoliques, on pourrait déceler une «jouissance» du vide qui se superpose à l'introjection du désir de mort de la mère et participe à leur léthargie. Enterrée vivante, Antigone personnifie l'accomplissement d'un pur désir de mort, servante de l'ordre sacré du désir. Comment, demande Lise Monette, articuler la question du Vrai à ces deux morts que limitent le Bien et le Beau ? Elle conclut : « Si le désir du Sujet est le désir de l'Autre, comme lieu de sa vérité, est-ce que le Bien (assez mauvais finalement, comme l'illustre la théorie de Klein) et le Beau seraient son voile ? »

Une série d'autres textes touche à des thèmes qui rejoignent ces questions sous différents angles. *L'abnégation* reprend la question des rapports entre une fille et sa mère et de la fidélité à une mère pour que cette dernière puisse enfin être maternante, lorsqu'un tel renoncement précoce à son vrai Self débouche ultimement chez la femme sur une contrainte à la non-maternité, sur l'incapacité d'avoir un enfant. *Les enfantômes* parle des effets des secrets de famille cachés sur deux ou trois générations, un peu dans la ligne des écrits de Torok et Abraham sur la crypte. Ce texte touche à la question du transfert fantomal abordé lors d'une

journée clinique de l'APPQ et à la relation nostalgique, en particulier lorsqu'un conjoint a besoin de la distance pour échapper à son ambivalence, idéaliser et aimer l'autre.

### ***Mourir***

Sur un troisième plan, la question du deuil met aussi directement en jeu le rapport à la mort. Les réflexions de Lise Monette se situent dans le cadre de sa collaboration au groupe d'étude sur la mort. Ainsi, dans la postface à *L'amour ultime*, elle précise la nature et le statut d'un accompagnement des mourants et réfléchit sur les aléas et les enjeux narcissiques de la fin prochaine, pour la personne agonisante. Elle y commente la nécessité d'aider la personne à combiner les éléments hétérogènes que constituent son désir de vivre et de mourir, à les harmoniser « dans le sens musical du terme ». Il s'agit pour elle de permettre à la personne « de s'habiter jusqu'au bout, de s'approprier jusque dans sa mort ». Elle aborde dans son texte la question de l'adresse de la parole, du besoin d'un destinataire imaginaire qui puisse s'incarner dans une personne réelle, de la fonction de médiation entre la patiente et son entourage. Les enjeux narcissiques de la fin de la vie ressortent à la lumière de l'importance du corps comme support du narcissisme primaire et de l'atteinte que constitue dès lors la maladie, tant pour la personne que pour son entourage. Par l'intérêt même qu'il manifeste, l'accompagnant investit ainsi le mourant libidinalement et narcissiquement « au moment où il se désinvestit et se sent désinvesti par son entourage ».

Les réflexions de Lise Monette sur ces derniers moments de la vie sont situées sur l'horizon de la modification du rapport au temps qu'entraîne la maladie. Elle propose une analyse particulièrement fine de ce qu'elle appelle le « temps suspendu », celui de la maladie mortelle : un temps qui abroge passé et futur et crée un « événement pur », « l'éternité d'un présent suspendu à son souffle de vie ». Elle y parle du caractère rassurant que peut posséder dans ce contexte le discours médical en tant qu'il constitue une tentative de maîtrise de l'événement, mais aussi du caractère aliénant que ce discours peut revêtir en supprimant la possibilité d'une parole propre qui requiert la présence d'un tiers prêt à l'entendre. Elle s'interroge aussi sur la place grandissante que prennent les silences, sur le rôle de la présence silencieuse de l'accompagnant et la nécessité de se mettre en position de longue patience, une attitude qui évoque celle qu'exige le processus analytique, propos repris récemment lors d'une conférence du Gépi sur la « Pratique de la patience »..

### ***La haine, cet autre versant du mourir***

Lise Monette a repris la question de la mort, cette fois dans son rapport à la haine et à la violence, particulièrement autour de l'événement tragique qui a endeuillé l'École Polytechnique de Montréal. Il s'agit du meurtre de 14 étudiantes de cette École par un jeune homme dont le suicide vient à un moment donné interrompre l'œuvre de destruction. Elle reprend cet événement sous deux angles. Le premier, clinique, se développe à partir des échos que le drame a eu dans le



cours de l'analyse d'une patiente, une femme qui dit un moment, vouloir « tuer 10 hommes pour chaque femme assassinée » ; Lise Monette suit ici la manière dont la haine et la violence circulent et se transforment dans la dynamique du transfert et du contretransfert. Le second angle, plus théorique, s'interroge sur ce qui, dans le social, est venu s'articuler à l'histoire singulière du meurtrier et précipiter son geste ; cette approche ouvre sur des réflexions importantes quant au rôle des idéologies dans la constitution de la subjectivité.

Sur la scène clinique, elle suit les transformations de la signification de l'événement sur la scène psychique de sa patiente, la façon dont elle s'y trouve elle-même mise en cause dans le transfert et, sur cette base, déploie *Les destins de la haine* en s'appuyant sur les écrits de Ferenczi. Elle réfléchit sur la place de la haine et de l'agressivité dans une perspective psychanalytique, sur ce qui les distingue du sadisme et sur la manière de comprendre la violence fondamentale qui signe un excès traumatique. Elle commente ainsi les figures de la haine sur la scène clinique, à partir de quatre permutations d'un fantasme de sa patiente qui reposent sur la forclusion de la haine maternelle introjectée. Elle élargira, par la suite, ses propos à la haine de l'infantile chez plusieurs adultes..

Un texte ultérieur se présente comme un effort pour résister à la paralysie de la pensée que provoque la violence. Elle cherche à penser « autour » de cette scène, à ce qui la précède et la suit. Le parcours qu'elle suit s'ancre dans une hypothèse de base qui fait ressortir le caractère paradoxal de l'événement, ce qui le noue : « Cette tuerie marquée du sceau du désespoir et sans aucun doute de la haine, fut un immense geste d'amour. » (p. 119), paradoxalement à l'égard de la mère, en l'épargnant.

De ce texte, on peut retenir en particulier l'analyse du rôle organisateur qu'a pu jouer l'idéologie féministe pour le jeune criminel, la manière dont Lise Monette cherche à se situer au point où se rejoignent et se nouent le collectif et le singulier. Elle veut saisir « la *place* et la *fonction* du discours féministe pour cet homme dans son histoire individuelle » (p.120) ; comment se conjuguent l'histoire personnelle du sujet et l'histoire collective de sa société ; comment la personne s'accroche au discours ambiant pour donner sens à ce qui lui arrive d'incompréhensible ; comment les idéologies dominantes deviennent « des *discours d'emprunt* qui subsument la parole du sujet » (121), tout comme le discours médical pour les sujets malades. C'est la haine, plus que l'agressivité ou la rage, qui lui paraît culminer dans le meurtre, une haine qui renvoie au premier rapport d'expulsion ou de rejet de l'objet en tant qu'étranger, différent. Elle montre en particulier comment jouent les mécanismes de déplacement du particulier (la mère) au général (les femmes qui ont une visibilité publique), du singulier à l'universel (le discours féministe), un déplacement qui épargne son objet d'amour. Elle situe dans ce contexte la dénonciation que fait Marc Lépine du discours féministe et la manière dont son geste résout d'une certaine manière pour lui les impasses identificatoires dans lesquelles il se trouve par rapport à ses imagos paternel et maternel.

Ce drame illustre, comme sous un verre grossissant, les impasses auxquelles conduisent la rigidité des assignations de rôle en fonction du genre, le « refoulement individuel et social de la bisexualité (qui) assigne une identité stable, le UN aux dépens du multiple qui introduit confusion et angoisse ». Ce qui est en jeu est la possibilité d'une coexistence de repères identificatoires divergents, le sort de l'altérité et de l'étranger au sein de la société, le tragique de la condition humaine. Il faut donc réexaminer cette violence « à la lumière de ce qui en chacun/chacune provoque notre agressivité, notre rage et notre haine : « La folie ne s'amorce-t-elle pas justement quand on ne peut intégrer le sens de sa propre histoire, quand un discours étranger expulse le sujet d'une parole propre qui sauvegarde ses liens avec ses désirs inconscients ? »

### **Le féminin, continent noir ?**

Depuis ses premières années à l'université, et sans doute bien avant, la question du féminin a toujours intéressé Lise Monette. Elle s'est imposée à elle simultanément à partir des écrits féministes et en écho à son expérience personnelle alors qu'elle était la seule femme au département de philosophie puis, plus tard, et pendant longtemps, la seule femme à l'Institut psychanalytique de Montréal. Elle se rappelle : « Ça m'a pris un grand bout de temps pour voir que ma reconnaissance professionnelle supposait que j'assimile et que j'adopte une façon de penser, une façon de raisonner, une façon de présenter et de me présenter qui étaient prises dans un modèle phallogénique ». Le fait de s'en déprendre n'est pas allé sans coûts en termes de discrédit professionnel et de dévalorisation. Je lui ai demandé comment elle a perçu son entrée à la Société psychanalytique de Montréal de ce point de vue. « Au départ », me répondit-elle, « j'ai vécu le milieu analytique comme un milieu qui permet, à tous les niveaux, l'assomption et la prise en compte de la différence sexuelle : au niveau théorique, au niveau institutionnel, au niveau des rapports interpersonnels. » Par la suite, elle a aussi fait l'expérience de la force de l'alliance « homo » (du côté de l'homogène) que les hommes peuvent tisser entre eux quand ils sentent menacée la cohérence de l'Institution, quand une parole propre différente vient déplacer les consensus ou révéler leur limite.

De façon plus large, il est clair que les réflexions que Lise a articulées autour du thème du féminin reprennent et transcendent les fils tissés par son questionnement sur l'Institution et la Communauté, le deuil, la théorie et la spécificité de la clinique psychanalytique, pour ne citer que ceux-là.

Au cours de nos entretiens, elle a accepté de revenir sur les points centraux de deux conférences qui condensent l'essentiel de ce qu'elle a abordé ailleurs sur ce thème : l'une présentée à l'Université de Montréal dans le cadre des conférences Françoise Boulanger, « Le continent noir revisité », et l'autre présentée à Ottawa, « Le féminin de part et d'autre ». Elle y parle de ce dont lui paraît être en souffrance la théorie psychanalytique, du côté du féminin : un rabattement du féminin sur le masculin, le postulat du caractère masculin de la libido, la bipolarisation

clitoris-vagin du côté de la féminité, la question du dualisme activité-passivité. Elle propose de repenser ces différents thèmes à partir de la question de l'Un et du multiple et soutient que la sexualité féminine est « perverse » au sens où elle s'inscrit dans une dérive, du côté d'une référence au multiple.

Son point d'entrée dans ce sujet est le constat que la question de la vérité ne se pose pas de la même façon pour l'homme et pour la femme, que les enjeux qu'elle implique sont différents. En s'appuyant sur les travaux de Joan Rivière et de Luce Irigaray, ceux de Granoff, de Lou Andreas Salomé et de Jacques Derrida, elle situe les femmes du côté de la mascarade, du voilement-dévoilement, du *pseudos*, c'est-à-dire du mensonge dans la vérité ou du semblant dans la vérité : du côté de l'indécidable ou de l'entre (antre)-deux. La question de l'ex-centrement ou du décentrement tient ici une place importante. Pour les hommes, la problématique serait du côté de la parade phallique et de l'imposture, de l'Un et de la cohérence. Cette différence des composantes quant à ce qui est en cause dans la vérité doit être comprise sur l'horizon du caractère multiple des zones érogènes chez la femme : un érogène qui met en jeu des objets partiels et un polymorphisme que Freud semble avoir limité à l'infantile mais que Lise Monette place au cœur de la sexualité féminine. Il y aurait donc, chez la femme, une oscillation entre une polarisation par rapport à la sexualité masculine, telle qu'elle intervient dans la copulation, et une dépolarisation animée par le polymorphisme sexuel du féminin.

On peut donc dire que la bisexualité occupe plus de place chez la femme en raison justement de ce polymorphisme de la sexualité féminine qui la rend plus tolérante à l'indécidable ; la bisexualité serait d'emblée refoulée chez l'homme qui a besoin de trancher pour être dans du décidable, pour sauvegarder l'Un, le phallique. Au plaisir d'organe de la sexualité au masculin ferait pendant la jouissance chez la femme, à la fois partout et nulle part. Ainsi, le débat entre le primat respectif du clitoris ou du vagin dans la sexualité féminine ferait fausse route ou manquerait l'enjeu principal, dans la mesure où la sexualité féminine y est encore abordée en termes de localisation, de plaisir d'organe.

C'est toute la conceptualisation du psychisme humain qu'il s'agit dès lors de repenser. Ainsi, le narcissisme lui-même apparaît comme marqué par la différence sexuelle. Du côté de la femme par exemple, il faut distinguer un « narcissisme de l'Un », c'est-à-dire vouloir être le phallus ou le trophée de l'homme, et un « narcissisme du multiple » qui se situerait dans une fétichisation de la féminité ou une narcissisation de l'objet partiel (tel les seins, les yeux...), comme si ce dernier condensait l'ensemble de la féminité. Ainsi, du côté des hommes, l'enjeu narcissique serait d'avoir le phallus au sens d'un déni de la castration ; du côté des femmes, il s'agirait plutôt de s'aimer comme phallus ou de s'aimer d'avoir le phallus, ce qui n'est pas la même chose.

Il faut aussi repenser le masochisme, et le rapport à l'activité et à la passivité qu'il recèle. Lise Monette propose ici que le « masochisme féminin » de Freud est en fait un masochisme infantile qui renvoie à la passivation de l'enfant. La notion d'angoisse de castration à son tour condense sous un même terme trois formes

différentes d'angoisse du féminin : une angoisse de « l'hétéro », de l'étranger (de l'étrangère), qui serait en général moins grande chez la femme en raison de son affinité avec le multiple, le « poly » ; une angoisse de la passivité, c'est-à-dire de l'infantile, que l'on retrouverait tant chez l'homme que chez la femme ; et une angoisse de morcellement ou de fragmentation qui, loin de signer toujours une angoisse psychotique, pourrait renvoyer à une angoisse du multiple, particulièrement forte chez l'homme. À l'angoisse du multiple chez l'homme ferait pendant chez la femme l'angoisse mais aussi la fascination de l'Un.

Elle soutient qu'il faut aussi repenser les instances psychiques en fonction de la sexuation. En effet, les idéaux ne sont pas neutres et sont repris dans la différence des sexes. Alors que cette dernière est forclosée dans le moi idéal des deux sexes, elle ne peut que marquer l'idéal du moi et le surmoi. Le fait d'insister sur le caractère impersonnel du surmoi, dont on souligne souvent la forme neutre du « Tu dois », « Tu ne dois pas » correspondrait en fait au refoulement des supports identificatoires qui sous-tendent l'idéal du moi et le surmoi, ces supports étant nécessairement sexués. À la position freudienne que le surmoi des femmes serait plus faible que celui des hommes, elle oppose l'idée que les prescriptions et les prohibitions sont aussi nombreuses dans les deux sexes mais qu'elles ne se situent pas à la même place, en raison des identifications. Ainsi, le rapport à l'autorité ne se pose pas de la même façon pour les hommes et pour les femmes et la culpabilité est reliée à des exigences de type différent. « Filiation » et « filliation » ne fonctionnent pas de la même façon, la première se préoccupant de soutenir le père. D'un côté, il s'agit de « renforcer » le père pour qu'il reste sur son socle ou de l'abattre, alors que de l'autre, une plus grande liberté... de pensée serait minée par le rabattement du féminin sur le maternel.

Le contraste entre l'Un et le multiple qui informe la distinction entre le masculin et le féminin se retrouve dans la manière dont chacun se relie à la théorie. D'un côté, le fait d'approcher la théorie comme une doctrine revient à l'assimiler à l'Un. De l'autre, le fait de se situer dans du multiple ouvre une liberté de pensée plus proche de l'indécidable dont parle Derrida. Ainsi, paradoxalement, la dimension de l'activité serait davantage située du côté du féminin, alors que le disciple qui s'appuie sur la doctrine devient passif par rapport à celle-ci. Une pensée au féminin serait davantage située du côté du trouble de la pensée, un trouble qui déstabilise l'Un et inscrit la division, la polyvocité dans l'univocité. Une pensée au masculin serait dans un excès de décision, pour paraphraser Granoff.

Le fait de situer l'indécidable du côté du féminin modifie aussi la manière de penser les zones sexuelles. Dès le début des années soixante-dix, alors qu'elle enseignait à l'UQAM, Lise Monette avait retenu de Lou Andreas-Salomé l'idée que « le vagin est le locataire du rectum », ce qui implique un déplacement, un indécidable entre le vagin et le rectum. On est dès lors obligé de repenser l'analité elle-même et de compléter la théorie psychanalytique classique qui l'associe au « retenir » et à la maîtrise, selon un modèle phallogocentré, par une autre lecture qui y voit le lieu d'une confusion possible des territoires, analogue à celui de la

confusion des langues dont parle Ferenzi : un voisinage de territoire qui peut être source d'angoisse ou de confort. L'angoisse dont il s'agit ici concerne davantage l'être que l'avoir : ne pas savoir qui l'on est, « Que veut la femme ? » Lise Monette se demande si elle ne veut pas le savoir ou si elle ne le peut pas. Lorsque l'on se place sous la perspective de la division du sujet, savoir qui l'on est ne tient-il pas du leurre ?

Elle en arrive ainsi à poser plus généralement la question de la position de la psychanalyse par rapport aux femmes. À l'objectif du début de son histoire, guérir les femmes de leur hystérie, ne faudrait-il pas en opposer un qui consisterait plutôt à « rendre les femmes à leur hystérie » ? « En d'autres termes, est-ce que par l'analyse, les femmes ont été anal-ysées ? c'est-à-dire indûment obsessionnalisées ? »

### **Au cœur de la transmission de la psychanalyse, la tentation mélancolique**

Le rapport *Pure Culture...* corédigé avec Jacques Mauger pour le 60<sup>e</sup> Congrès des psychanalystes de langue française à Montréal, en 1999, condense les fils majeurs de la pensée de Lise Monette et offre une contribution majeure à une réflexion sur les paradoxes de la transmission en psychanalyse. C'est un texte essentiel et exigeant, dont la rigueur et le tranchant ont suscité de vifs débats dans le milieu psychanalytique. Le fait de porter l'interrogation au cœur de la pratique analytique, de l'Institution et de ce qu'il en est de la filiation en psychanalyse, le fait d'y introduire un trouble de pensée qui vient brouiller le reflet de l'image que nous nous faisons de nous, de l'entre-nous, en a choqué plusieurs.

La question du deuil et de la mélancolie parcourt en filigrane l'ensemble du texte. Son rôle dans la pratique de la psychanalyse et sa transmission est approché sur l'horizon d'une réflexion magistrale sur la pureté, sa place dans la vie psychique et ses avatars tant individuels que collectifs. La pureté est saisie dans son rapport à l'idéalisation qui opère tant dans la cure psychanalytique que dans les institutions psychanalytiques et dans la transmission.

Le registre de la pureté est celui du narcissisme et pour en saisir les racines, et pénétrer plus avant dans ce dont elle est le signe, les auteurs repartent du processus par lequel le moi-plaisir-purifié s'établit à même la haine du non-moi et expulse vers le dehors l'étranger source de déplaisir. Ce moi purifié donne naissance au moi-idéal, à l'idéal du moi et au surmoi, des instances tributaires de la pureté narcissique : « La constitution des limites du moi par un mouvement d'expulsion purificatrice entraîne forcément la création d'entités plus pures que le moi, toujours plus idéales par rapport à celui-ci en ce qu'il ne peut longtemps se passer d'objet. » La pureté menace toujours d'« envahir son proche étranger, pour le convertir à son image et à sa ressemblance, consolidant par là un mouvement d'indifférenciation ». La mélancolie participe de ce mouvement par le retour en soi (moi) de l'objet narcissique. « Dans ce contexte conceptuel », remarquent les auteurs, « il apparaît mieux que l'idéal de pureté est essentiellement fait de l'exigence, de la contrainte du retour à l'état antérieur, ignorant l'objet qui est à sa source. »

Parmi les avatars de ce processus, les auteurs s'arrêtent notamment à la place que prend, dans l'idéal, l'analyse de « psy » dans laquelle la pratique psychanalytique tend à fonctionner en circuit fermé et la désignation de son pôle inverse, la clinique des états-limites qui en viennent à cristalliser et incarner ce qui résiste à l'analyse, un étranger situé dans l'autre. Ils s'interrogent aussi sur les « humeurs incestueuses » qui circulent d'un analysant à l'autre lorsqu'ils partagent un même divan analytique, sur les proximités que crée le fait que dans les sociétés de psychanalyse, « les frères et sœurs de divan continuent à se croiser » : un rapport sur le mode de l'homogène que vient radicaliser la tendance des sociétés psychanalytiques à se constituer en « réserves » qui permettent de délimiter un entre-soi à l'abri de toute confrontation véritable ; un être ensemble qui fait barrière à ce qui, dans la réalité, risquerait de mettre en échec la pureté rêvée dans nos institutions et dans la transmission.

Il n'est pas possible, dans le cadre de ce texte, de faire justice à la richesse des développements que proposent les auteurs autour de ces thèmes. Je vais me borner ici à souligner certaines arrêtes du rapport qui reprennent et prolongent directement les grands thèmes qui parcourent le travail de Lise Monette.

Dans une systématisation de ce qui a marqué le cheminement propre de Lise Monette, le rapport reprend ainsi l'idée que le cadre unique d'écoute et d'analyse du transfert repose sur une *pratique de l'arrachement*, une passion de l'ignorance qui permet seule de « naviguer à vue entre les récifs de la suggestion, de la séduction et de la croyance » ; une pratique qui ne se pratique que dans l'arrachement de sa discipline d'origine pour créer un cadre psychique qui favorise l'éclosion d'un trouble de pensée. Ainsi, « nos disciplines d'origine fonctionneraient dès lors un peu à la manière de retours de refoulés, replis répétitifs des formations et des savoirs qui se proposent en continuité avec la psychanalyse, alors que celle-ci s'exerce dans la mesure d'une certaine rupture réitérée nécessaire de ces mésalliances qui émoussent son objet, sa méthode et son champ théorique ». Seule une telle coupure, une suspension de nos références antérieures permet de créer un espace psychique permettant à l'analyste d'excentrer son écoute en la libérant des processus secondaires.

Le rapport aborde aussi les *racines mélancoliques de la vocation psychanalytique*, la tentation d'une « identification mélancolique à la fonction analytique qui viendrait en lieu et place d'un travail de deuil, de mise à mort sur le plan psychique de l'objet initial que l'analyste, dans le transfert, ne manque pas de devenir ». Une telle tentation se révèle particulièrement prégnante dans l'analyse de psy, lorsque l'analyste se trouve face à face à un autre semblable. Le devenir analyste offre ainsi une alternative possible au processus de deuil inhérent à la démarche analytique au cours de laquelle l'objet d'amour initial, ravivé dans le transfert, doit être mis à mort sur la scène psychique. Le projet identificatoire qu'implique le devenir analyste, s'attachant davantage à la fonction qu'à la personne de l'analyste, risque de « transformer une occasion de deuil en sauf-conduit mélancolique » et de préserver une fidélité intemporelle sous une autre

figure. Les auteurs ajoutent : « Dans la tentation mélancolique, la fonction analytique devient complice de la perte impossible d'un lien qui ne demande qu'à être préservé. » Plus loin, les auteurs ajoutent : « La position mélancolique du psychanalyste devient conservatrice en ce qu'elle tente de dénier la part d'étranger, l'impossible et l'impensable de la fonction. »

*Les effets de passage ou d'écho d'une analyse à l'autre*, les résonances qui circulent d'un patient à l'autre, discutés dans le texte *Polyphonie*, sont repris et enrichis à partir de la notion d'«inceste de deuxième type» introduite par l'anthropologue Françoise Héritier, cette forme bien particulière d'inceste que crée le fait que des consanguins de même sexe partagent le même partenaire sexuel. Ainsi, « quelque chose d'homogène se met à courir sous l'hétérogène » et l'humeur circule, impersonnelle : mouvements d'humeur, humeur de l'inceste ; l'indifférenciation comme horizon asymptotique de la mise en commun.

La question de la *haine du transfert*, particulièrement questionnante sur le plan de la pratique clinique, prolonge ce que Lise Monette a écrit sur la violence et la haine mais au niveau de l'intra-subjectif cette fois, lorsque ce qui circule dans le social est intériorisé, repris à son compte. Elle reprend aussi ce qu'il en est de l'inconnu dans la clinique psychanalytique. Les auteurs interrogent ici la tentation, à partir du développement d'un transfert positif, de subvertir le projet psychanalytique en renouvelant le déni de la perte de l'objet et de ressusciter la pérennité de l'objet. Le psychanalyste se voit alors chargé d'une image idéale dont il aura d'autant plus de peine à se défaire qu'elle « rejoint la tentation idéalisante de l'analyste lui-même de se (laisser) prendre pour un autre » ; l'analysant et l'analyste devront faire le deuil de l'enfant merveilleux issu des rêves et désirs des parents (et de sa force mortifère) pour accéder à leur désir propre. Jeu de l'amour et de la haine dans le transfert idéalisant où l'autre joue le rôle constitutif du moi qui l'aime ou le hait ; dimension narcissique de l'objet qui tient à distance l'étrangeté de ce dernier. Dans ce contexte se développe la « *haine du transfert véritable*, c'est-à-dire de celui qui est irréductible à sa face idéalisante... haine surtout de tout ce qui met à l'épreuve la réalité de l'objet re-trouvé et de la nécessité d'en tirer les conséquences... *Haine de l'inattendu, de l'inconnu* ». Dans la mesure où le transfert expose tôt ou tard à un « au-delà de la méconnaissance », il ouvre pourtant la voie à l'épreuve de réalité que cherche à éviter la haine du transfert.

Enfin, dans le prolongement des réflexions de Lise Monette sur le rapport au semblable et à l'étranger et sur le rôle d'un rabattement sur l'Institution et la Communauté pour contrer la solitude de la pratique, le rapport introduit le thème de la *réserve* que tend à constituer le type d'échange qui nous caractérise : un échange sur le mode de la non-confrontation, de l'absence de démarquage lorsque « le consensus est atteint avant même d'avoir été mis à l'épreuve » ; un trait qui marque aussi les échanges avec l'extérieur, sous le signe d'une extrême prudence. Cette attitude ne peut que vouloir exclure, du même souffle, ce qui relève d'un inconciliable : l'inconscient, le sexuel, l'infantile, la chose ou le réel, la civilisa-

tion. Dans ce contexte, l'idéal de pureté, et la nostalgie de l'imperméabilité narcissique qu'il traduit, servent de position de repli défensif face au trouble sexuel qui déstabilise : poussant à « définir une limite identitaire pour contrer la précarité territoriale induite par l'effet régressif des pulsions partielles ». Les auteurs ajoutent : « Le clivage et le déni des différences assurent cet isolement qui tend à la grandiosité en ce qu'elle trouve ses racines dans le moi-plaisir purifié et le moi-idéal ». Ainsi, la tentation mélancolique face à l'irréductible altérité de l'autre contribue à établir la réserve. « Le recours à l'exigence de pureté, idéal commun maintenu en réserve, s'avère donc aussi le signe de l'insuffisance de ce que l'on attribue traditionnellement au pouvoir séparateur d'un ordre symbolique attendu du dehors. L'opposition pur/impur cherche à imposer une hiérarchie organisatrice là où d'autres oppositions symbolisantes, différence des sexes et différence des générations, n'arrivent pas à opérer ». La réserve permet ainsi d'éviter l'épreuve de réalité, de différencier son monde de ce qui lui est extérieur, de rencontrer un étranger qui ne se réduit pas à « l'impur prévisible du pur, son alter ego ni plus ni moins », de tenir à l'écart l'épreuve de réalité qui « réside dans la rencontre de l'étrangeté du familier, l'insolite de l'inconnu ».

Le rapport se termine par un appel qui prolonge, sur un autre plan, un thème abordé de biais à propos du féminin et de la haine : « établir et rétablir les conditions d'un espace, d'une marge où peuvent coexister les opposés : sacré et impur, interdit et impur, sans que l'un élimine l'autre. Reconnaître ce qui les unit sans pour autant les confondre... un mode de pensée qui conjoint déliaison et liaison... En redonnant la priorité à cette marge pour retrouver une éthique de l'inconciliable qui ne serait pas angoisse de l'étranger ».

Ce texte se présente sous le signe d'une filiation paradoxale qui, plutôt que de payer ses dettes à une série d'auteurs de façon manifeste, comme c'est la tradition dans les textes académiques, voyage entre quelques références explicites et en laisse de nombreuses autres implicites : « une filiation paradoxale dont l'après-coup révélera les liens de causalité inconsciente, les effets de transmission à notre insu, évitant ainsi une linéarité historique et des choix doctrinaux prémédités peu favorables à tisser des lieux d'appartenance intra- et multidisciplinaires... un texte qui s'est élaboré et construit dans l'impureté des références ». Un choix méthodologique et épistémologique, un mode de transmission qui rejoint et prolonge celui qui se joue pour Lise Monette dans les supervisions.

### **En guise de post-scriptum,**

ces deux points sur lesquels Lise Monette a encore insisté dans nos entretiens, des points en surplomb, comme un clin d'œil qui nous déplace à nouveau, une signature :

- «... introduire du ludique dans l'administratif et les supervisions et de l'humour dans le travail clinique »
- « ... on ne peut être analyste hors cadre analytique. Ailleurs, on ne peut que "témoigner" de cette pratique et/ou s'en inspirer... »



Une parole vive, une parole psychanalytique en acte et dont on ne pourrait ultimement témoigner qu'en la mettant au travail dans nos lieux propres.

ellen corin  
3461 jeanne-mance,  
montréal  
qc h2x 2j7  
corell@douglass.mcgill.ca

---

## Bibliographie des travaux de Lise Monette

Les regroupements proposés ici sont en partie arbitraires dans la mesure où plusieurs des références auraient pu être classées sous plus d'une catégorie. Sauf quelques exceptions, les références ont été assignées à une seule catégorie.

Pour respecter le mode de transmission propre à Lise et pour illustrer le mouvement de sa pensée, les communications sont entremêlées aux textes publiés en fonction de leur ordre chronologique pour chacun des thèmes.

### 1) Le deuil

- 1977 «Le processus contre-transférentiel comme travail de deuil», *Philosophiques*, vol. IV, n° 2, p. 305-313.
- 1984 «L'éphémère», *Fragages (La psychanalyse est-elle mortelle?)*, n° 1, p. 5-16.
- 1986 «Les (en) fantômes», conférence, Société Psychanalytique de Montréal.
- 1987 Lise Monette et Paul Frappier «Sollicitude et réparation chez le mourant», communication, ACFAS, Ottawa.
- 1989 «Le temps du mourir» communication, Colloque *S'éduquer à la mort... l'intégrale de la vie*.
- 1990 «Les fidèles de la mort», *Santé mentale au Québec*, vol. XV, n° 2, p. 212-220.
- 1990 «Survivre à la mort prochaine, un défi» (postface), in *L'amour ultime*, de J. de Montigny et M. de Hennezel, Outremont, Stanké (Parcours), Outremont, p. 163-183, & 1991, Hatier, Paris.
- 1991 «La mort dans l'âme», communication, Colloque *La violence et la mort*, ACFAS.
- 1991 «Thanathol (alcoolisme et pulsion de mort)», conférence, Société psychanalytique de Toronto, Toronto
- 1991 Se séparer, se réparer, seul ou avec d'autres, *Frontières*, vol. 4, n° 1, p. 18-21. (repris dans *La mort : interrogations et interventions*, Montréal, Logiques, 1992)
- 1991 «Vieillir en exil?», communication, Colloque organisé par le Département de psycho-gérontologie, Pavillon Albert Prévost, Montréal.
- 1991 «Totem and Tabou of a Private Religion» (à propos de la mélancolie), conférence, Lacanian Forum, The Austin Riggs Center, Stockbridge, Mass.
- 1991 «Mimosas (présentation clinique sur un cas de mélancolie)», conférence, Lacanian Forum.
- 1992 «Du survenant et de la survenance», in *L'étranger dans tous ses états. Enjeux culturels et littéraires*, sous la direction de Simon Harel, Montréal, XYZ éditeur, p. 137-144. (reprise d'une présentation faite à l'ACFAS)
- 1992 «Notre identité, un monument à nos deuils», communication, Colloque *Vivre un deuil, un point tournant*, ACFAS, Université de Montréal, Montréal.
- 1993 «Le temps de l'exil», conférence, *Being in Exile*, en hommage à François Péraldi, Lacanian Forum, The Austin Riggs Center, Stockbridge, Mass.
- 1993 «Peaux de chagrin», communication, Table ronde *À partir du masochisme* avec B. Rosenberg, P. Lallo, colloque organisé par le Département de psychologie, Pavillon Albert Prévost, Montréal.

- 1993 «Les trois nornes (le processus analytique comme travail de deuil)», communication, Congrès Annuel de la Société Canadienne de Psychanalyse, Toronto.
- 2000 Jacques Mauger et Lise Monette, «Pure culture», *Revue française de psychanalyse (L'idéal transmis)*, Tome LXIV, no. 5, p. 1391-1460.
- 2001-2002 Lise Monette et Jacques Mauger «Being a psychoanalyst, its melancholic roots» (version modifiée de «Pure culture», 2000), Société psychanalytique de Toronto et Québec English.

## 2) Le sexuel et le féminin

- 1979 «De quelques impasses du narcissisme féminin», communication, Colloque *L'image de la femme*, Radio-Canada, Ottawa.
- 1983 «Les objets et la forme du discours philosophique des femmes», communication, Table ronde *Les femmes et la culture*, Congrès Mondial de Philosophie.
- 1983 «Le féminin dans les marges de la philosophie», communication, Société de philosophie du Québec, Congrès Mondial de Philosophie.
- 1984 Lise Monette et Luce Des Aulniers «Réflexions sur la valence féminine de la mort», Colloque *Images, modèles*, Institut canadien de recherche pour l'avancement de la femme, Montréal.
- 1986 «Discours de maître, parole de femme», conférence, Rimouski.
- 1986 «Bisexualité et identité sexuelle», Table ronde «*L'Un et l'Autre*» d'E. Badinter, UQAM, Montréal.
- 1987 «Le féminin de part et d'autre», conférence, L'instant freudien, Ottawa.
- 1987 «Entre le discours neutre et la parole sexuée», communication, Colloque *Gender and Narrativity*, Center for Textual Analysis, Discourse and Culture, Ottawa.
- 1990 «Une urgence : penser la violence ou bien la subir ou l'agir. La violence et l'enterrement de la parole des femmes», communication, Groupe interdisciplinaire pour l'enseignement et la recherche sur les femmes.
- 1990 «La violence au masculin et au féminin», communication, Colloque, UQAM, Montréal.
- 1991 «Le sexe des anges (de la neutralisation de la sexualité au féminin)», conférence, Société psychanalytique de Montréal.
- 1993 «Un incident d'agir contre-transférentiel», communication, Table ronde *An Incident of Counter-transferential Enactment*, Congrès annuel de la Société canadienne de psychanalyse, Toronto.
- 1994 «Don de soi, don à soi», communication, Colloque *Femmes et soins : entre naissance et mort*, ACFAS, UQAM, Montréal.
- 1996 «La contrainte à la maternité (essai sur l'ab-négation)», conférence, Société Psychanalytique de Montréal.
- 1996 «Trouble(s) sexuel(s)», Colloque Trans.
- 1996 «Ten hypotheses on acting outs by analysts», commentaire à propos de *Sex, Ethics and Countertransference on «Our Most Dangerous Method»* de Brian Robertson, Congrès de la Société Canadienne de Psychanalyse, Montréal.
- 1997 «The Other Sex», communication, Table ronde *Castration as an Organizer of Bisexuality*, Congrès de l'Association psychanalytique internationale, Barcelone.
- 1998 «Le continent noir revisité», *Conférences Françoise Boulanger*, Société psychanalytique de Montréal, Université de Montréal, Montréal.
- 2000 «Une "filliation" répétitive: l'identification mère-fille sur cinq générations», communication, Colloque *L'intergénérationnel et le changement psychique*, Québec.
- 2000 «L'ab-négation» (reprise légèrement modifiée de «La contrainte à la maternité», 1996), conférence, Association des psychothérapeutes psychanalytique du Québec, Hôpital Notre-Dame, Montréal.

### 3) La question de la demande et la clinique

- 1986 « Action et perlaboration », communication, Congrès annuel de la Société canadienne de psychanalyse, Ottawa.
- 1988 « Les enfants du silence », conférence, Société psychanalytique de Montréal, Montréal.
- 1988 « Les aléas du bouche à oreille » or « The Hazardness of the Word of Mouth », communication bilingue, Congrès de l'American Psychoanalytic Association, Montréal.
- 1990 « Les destins de la haine », communication, *Ferenczi, le nourrisson savant*, Colloque Annuel de la Société Psychanalytique de Montréal, Montréal.
- 1990 « Les fidèles de la mort », *Santé mentale au Québec*, vol. XV, n° 2, p. 212-220.
- 1992 « À perte de vue », *Trans (Le divan)*, n° 1, p. 37-48.
- 1992 « Le berceau maléfique (sur l'obéissance et la servilité) », conférence, Société psychanalytique de Québec.
- 1993 « Syncope du discours, figures de la négativité », in *Les accros du langage*, sous la direction de Michèle Nevert, Montréal, Balzac, p. 61-71.
- 1994 « Le baume de l'humour », communication in *Le processus de guérison : par delà la souffrance ou la mort*, Beauport, MNH, p. 410-414.
- 1997 « Voluntary and involuntary servitude » (reprise réaménagée de « L'ab-négation », mars 2000), conférence, The Austin Riggs Center, Stockbridge, Mass.
- 2002 « Le style qu'on me prête », in *Sur ma manière de travailler*, Actes du colloque Art et psychanalyse, sous la direction d'Hervé Bouchereau et Chantal Pontbriand, Parachute, Montréal, p. 65-69.
- 2003 « La pratique de la patience », conférence, Groupe d'études psychanalytiques interuniversitaires, UQAM, Montréal.

### 4) La méthode psychanalytique et son épistémologie

- 1975 « De quelques paradoxes de la déraison », conférence, Collège Marie-Victorin, Montréal.
- 1975 « L'approche psychanalytique du fantasme : valorisation ou résistance à l'imaginaire », conférence, UQAM, Montréal.
- 1979 « La psychanalyse entre théorie et pratique », conférence, Société de Philosophie du Québec, Université de Montréal, Montréal.
- 1981 « Pour une lecture transférentielle du texte théorique », conférence, Congrès Annuel de la Société Canadienne de Philosophie, Halifax.
- 1981 « Psychanalyse et esthétique : comment contourner le réductionnisme (de la fiction comme paradigme théorique à l'analyse structurale et sémantique) », conférence, UQAM, Montréal.
- 1982 « Speculating on Interpretation: from Hermeneutic to Reconstruction », conférence, Université de Carleton, Ottawa.
- 1985 « La mise à mort de l'auteur », communication, Colloque *Author and Authority*, Université de Carleton, Ottawa.
- 1985 « Les enjeux d'une épistémologie douce », conférence, Département de philosophie, UQAM, Montréal.
- 1985 « Psychanalyse et épistémologie », conférence, Département de psychiatrie, Faculté de médecine, Université de Montréal, Montréal.
- 1985 « De la pulsion d'emprise à la volonté de pouvoir », commentaire à *The Autonomous Ego* de Leo Rangell, Congrès annuel de la Société canadienne de psychanalyse, Banff.
- 1986 « Construction, Déconstruction, Reconstruction », conférence, Philosophy Society, Université de Carleton, Ottawa.
- 1987 « L'assomption subjective de l'ordre symbolique », in *Cahiers Recherches et Théories (L'efficacité du symbolique : Approches politiques et sémiologiques)*, sous la direction de Josiane Ayoub, n° 58, p. 253-261.

- 1988 « Les aléas du bouche à oreille » or « The Hazardness of the Word of Mouth », communication bilingue, Congrès de l'American Psychoanalytic Association, Montréal.
- 1989 « Le mirage scientifique de la psychanalyse », Table ronde *Epistemological Aspects of the Limits of Psychoanalytic Knowledge: its Frontiers*, 36<sup>e</sup> Congrès international de psychanalyse, Rome. (Version modifiée d'une conférence présentée à l'APPQ)
- 1989 « Le bouc émissaire lacanien donne à penser », in *L'instant freudien : psychanalyse et culture*, sous la direction de Gilles Dupuis, Mona Gauthier et Robert Richard, Montréal, VLB, p. 31-37.
- 1989 The Nietzschean Interpretation... of Freud as thought on the fragmentary, as fragmentary thought, in *Nietzsche and the Rhetoric of Nihilism*, edited by T. Darby, B. Eged, B. Jones, Ottawa, Carleton University Press, Ottawa, p. 71-80.
- 1990 « Du vrai au vraisemblable », conférence à la Société psychanalytique de Montréal, Montréal (reprise de la conférence « Le mirage scientifique de la psychanalyse » en 1989)
- 1990 « La plus-value de chaque analyse : une nouvelle conception du monde », in Montréal, *Méridiens (Psychologie)*, p. 125-144.
- 1991 « Polyphonie », in *Les voies de la recherche clinique en psychanalyse*, sous la direction de Bernadette Tanguay, Montréal, Méridien, p. 125-135.
- 1992 « Lacan, à l'écoute », conférence, Hull.
- 1993 « L'import/export de concepts », conférence, Colloque *Les transports de la psychanalyse*, Groupe d'études psychanalytiques interdisciplinaires (publié dans *Trans*, n° 2, 1993).
- 1993 « L'import/export de concepts », *Trans (L'empreinte, l'emprunt)*, n° 2, p. 69-80.
- 1994 « Psychanalyse et Interprétations », conférence, Séminaire Intersémiotique *Les enjeux de l'interprétation*, UQAM, Montréal.
- 1996 « La fécondité du faux », communication, Colloque *Les voies psychanalytiques : vérité et mensonge*, organisé par Mona Gauthier, Université d'Ottawa, Ottawa.
- 1997 Des dérivés de l'interprétation dans le processus analytique : perspective historique, entrevue in *Transports de psychanalyse*, sous la direction d'Irène Krymko-Bleton, L'Harmattan, Canada, Paris, p. 43-56.
- 2002 « Counterpoint », commentaire du texte du Dr Martin Bergman, Annual Fall Symposium, Quebec English.
- 2003 « La pratique de la patience », conférence, Groupe d'études psychanalytiques interuniversitaires, UQAM, Montréal.

##### 5) Le tiers : L'Institution

- 1987 « Malaise dans le religieux » in *Frayages (La naissance de la psychanalyse... à Montréal)*, n° 2, pp. 83-93.
- 1989 « La psychanalyse : entre la parole hystérique et le savoir universitaire », in *La psychanalyse à l'Université ?*, Actes de Colloque, Groupe d'études psychanalytiques interuniversitaires, p. 77-86.
- 1990 « Le fort-da universitaire : de la nécessité à la passion de la répétition », communication, Colloque *Le Même et l'Autre*, Groupe d'études psychanalytiques interdisciplinaires, UQAM, Montréal.
- 1992 Josette Garon Léonard, Maurice Leduc et Lise Monette, « Portrait de famille », in *Bulletin de la Société Psychanalytique de Montréal* (numéro spécial), vol. 4, 38 pages. (repris dans *Le Coq Héron*, 1995)
- 1993 « 14 + 1 », in *Trans (Politiques)*, n° 3, p. 119-130.
- 1995 Josette Garon Léonard, Maurice Leduc et Lise Monette, « Un certain portrait de familles, *Le Coq Héron (Devenir analyste à Montréal... et ailleurs)*, n° 136, p. 9-39. (repris du *Bulletin de la société psychanalytique de Montréal*)
- 1995 « L'hérésie psychanalytique », communication, Colloque *La fidélité psychanalytique*, Groupe d'études psychanalytiques interdisciplinaires, ACFAS.
- 1997 « La supervision : une écoute tierce », communication, Symposium *Challenges to Supervision*, International Psychoanalysis Association, New York.

- 2000 Jacques Mauger et Lise Monette, « Pure culture », *Revue française de psychanalyse (L'idéal transmis)*, Tome LXIV, n° 5, p. 1391-1460.
- 2000 « Désenchanté, dites-vous ? », in *L'avenir d'une désillusion*, Actes du colloque à la Sapinière, Presses universitaires de France (Petite bibliothèque de psychanalyse), Paris, p. 47-57.
- 2000 communication, Table ronde *Les institutions analytiques*, Les États généraux de la psychanalyse, Paris.

### ***Le tiers : l'argent***

- 1979 « Le travail social : ses dimensions imaginaires (sur l'argent) », conférence, Congrès de l'Association des centres sociaux du Québec, Montréal.
- 1987 « L'argent comme inscription symbolique du désir », conférence, Association des psychothérapeutes psychanalytique du Québec.
- 1989 « Le don, la dette, le troc », communication, Centre la Clairière.
- 1990 L'argent, un agent de circulation du désir, in *Bulletin de la Société psychanalytique de Montréal*, vol. 2, n° 4, Montréal, p. 11-14.

### **6) Divers**

- 1986 « Du logos au pathos », communication, Table ronde *Existe-t-il une pédagogie féministe ?*, Groupe interdisciplinaire pour l'enseignement et la recherche sur les femmes, UQAM, Montréal.
- 1987 « Le comique des idées », conférence, Association canadienne de philosophie, Hamilton, Ontario.
- 1987 « Radicalité du désir, trivialité du quotidien », communication, Colloque *La radicalité du quotidien*.
- 1992 « Le rêve d'un voyage en pays de l'étrange », conférence, Société des écrivains canadiens.
- 1994 « Sur la violence », Colloque *Les nouvelles pertes : sida, suicide, violence*, Groupe interuniversitaire de recherche en anthropologie médicale et en ethnopsychiatrie, Université de Montréal, Montréal.
- 1995 « Le passionnel nécessaire et explosif », communication, Table ronde *Penser la violence*, Société Psychanalytique de Montréal.
- 1996 Lise Monette et Jacques Mauger « Pourquoi "Pas Lacan" ? », Société psychanalytique de Montréal.
- 1999 « L'inconscient : son insistance », communication, Colloque *Variations sur le thème de l'inconscient*, UQAM, Montréal.
- 2002 « C'était un petit bonheur qui avait beaucoup voyagé », communication, Table ronde *L'angoisse du bonheur, l'interdit de la souffrance*, Association canadienne pour la santé mentale, Université de Montréal, Montréal.